

MINOS

UN ANGE PASSE

NOVELETTES



Un ange passe – Camille

CAMILLE, TENDRES ÉMOIS

Préface

La préface complète du recueil *Un ange passe* est disponible dans un document séparé, et elle sera d'ailleurs mise à jour ultérieurement, mais je voudrais juste rappeler ce que ce texte-ci doit à d'autres.

« Camille » a été écrit d'après les suggestions de Tendressemois. Il m'a fourni des pistes, une vision des personnages, de leurs relations, ainsi que quelques bribes qui m'ont inspiré. Cela m'a permis de développer certainement la plus « angélique » de ces histoires. Je l'en remercie grandement.

Svetlana Vassilianova, connue des lecteurs de « Histoires Taboues », m'a apporté de nombreux conseils, des indications sur certaines sensations féminines, en particulier pour les premières expériences de Camille. Mille mercis à elle.

Merci également à Jan et Titi pour leurs amicales relectures et corrections qui furent particulièrement utiles et stimulantes.

M.



Diane sonna. Elle cala son parapluie perlé de gouttes d'eau dans le coin de la porte, sur le paillason, et elle attendit. Malgré qu'elle en eût, elle se sentait une boule au ventre.

Une jeune femme lui ouvrit. Elle avait les yeux rougis, et ses cheveux blond cendré avaient été noués en une sommaire queue de cheval. Elle recula en s'effaçant :

– Diane... Entre...

– Marianne, ma petite Marianne...

Elle prit son amie dans ses bras.

– Je... je suis désolée pour toi... Comment tu supportes... ?

Marianne se dégagea et lui sourit pauvrement.

– Il n'y a pas d'autre choix que de l'accompagner au mieux pendant ce moment terrible... Veux-tu prendre quelque chose, un thé, un...

– Je te remercie, mais j'ai le taxi qui m'attend en bas.

– Camille est prêt. Je te l'appelle tout de suite.

Au bout du couloir parut un jeune garçon, blond, très mince. Il pouvait avoir une douzaine d'années. Il s'avancait timidement, vêtu d'un costume en velours gris clair, et il tirait une petite valise derrière lui. Il dévisagea la nouvelle arrivante avec une curiosité perplexe, mais sans insistance. Diane se sentit aussitôt envahie d'une grande tendresse envers lui. De penser qu'un enfant aussi jeune connaissait déjà son premier deuil l'affaiblit, fit grossir la boule dans son ventre. Elle lui passa le bras autour des épaules et l'embrassa délicatement sur la tempe, comme s'il eût été en porcelaine et eût risqué de se briser.

– Bonjour, Camille. Comment vas-tu ?

Elle regretta aussitôt cette formule et enchaîna :

– Tu es prêt ?... Viens, tu vas voir, on va bien s'amuser pendant ce week-end.

Elle jeta un coup d'œil à Marianne, comme pour s'excuser de cette désinvolture. Camille retirait ses chaussons et sortait d'un placard des chaussures en cuir noir.

– Merci, Diane. J’espère que cela ne te cause pas trop de dérangement...

– Pas du tout. Ça me fait plaisir de pouvoir t’aider un peu dans... dans ces circonstances.

Camille finit de lacer ses chaussures. Il enfila un imperméable beige, pendant que sa mère le recoiffait du bout des doigts, ce qu’il avait apparemment négligé de faire, puis elle l’embrassa tendrement sur le front. Ils sortirent sur le palier. Diane reprit son parapluie tout en adressant un dernier sourire à Marianne.

*

Le taxi roulait lentement, pris dans la circulation du vendredi soir, et les essuie-glace battaient en continu. Ce mois de novembre était épouvantable, et sous la pluie Nîmes devenait déprimante ; même la Maison Carrée paraissait grise.

À la dérobée, elle examina le petit pensionnaire qu’on lui avait confié, le temps qu’aboutît le fatal processus qui s’était enclenché quelques jours auparavant et auquel sa mère ne voulait pas qu’il assistât. Il semblait inquiet, intimidé – ce qui était bien le moins, il avait évidemment subi l’atmosphère funèbre qui régnait dans la maison. Elle le connaissait mal, quand elle allait dîner chez Marianne, le plus souvent il était déjà couché, et elle ne se souvenait pas qu’il fût si beau. Elle se rappelait un petit garçon malingre et pâle, et elle retrouvait un adorable chaton, avec des cheveux d’un châtain blond, dispersés autour d’un visage doux comme celui d’un ange, avec cet air ambigu propre aux anges... « Camille » : un drôle de prénom pour un garçon, plutôt suranné, mais qui lui allait bien en fait. Ses traits avaient une incroyable finesse ; les cheveux, mi-longs, n’étaient pas loin de frôler le col de l’imperméable parsemé de gouttes de pluie, et formaient devant le front un voile arachnéen ; ses lèvres, qu’elle voyait de profil, s’entrouvraient à peine ; ses cils jetaient l’ombre d’une plume sur ses pommettes ; son menton, effilé et lisse, se dégageait au-dessus d’un col roulé écru, bien plat, d’une maille assez épaisse et serrée.

Elle détourna les yeux, regarda par la fenêtre. Elle ne savait guère que lui dire, elle n’avait pas l’habitude des préadolescents. S’il ne s’était agi de Marianne, une amie proche qu’elle connaissait depuis le lycée, qui se retrouvait seule depuis quelques années après son divorce, jamais elle ne se serait proposée pour garder un enfant. Encore que Camille semblât plutôt mûr pour son âge... Quelle impression cela faisait-il d’avoir un fils ? de s’en occuper tous les jours ? de l’aider à faire ses devoirs, de lui donner à manger, de lui acheter ses vête-

ments, de surveiller qu'il se lavât les dents ?... Elle ne tarderait pas à le découvrir.

Elle ne pouvait pas rester sans lui parler, il allait penser qu'elle s'intéressait bien peu à lui. Elle se retourna ; mais c'était maintenant lui qui regardait par sa fenêtre. Elle lui trouvait quelque chose de particulièrement émouvant ; elle ne comprenait pas bien pourquoi elle s'était sentie aussi troublée dès l'instant où elle l'avait revu. Elle observa la nuque, le lobe de l'oreille qui apparaissait sous les petites mèches éparpillées, le cou, plus fin, plus délicat que celui d'une fille. Soudain, elle eut envie de passer un doigt là, sous ce col roulé ; d'en suivre le bord, de longer la ligne pure du menton... Elle fut interloquée d'avoir une telle pensée.

*

Quand ils arrivèrent chez elle, Camille retira son imperméable, et elle le suspendit dans la penderie. En ôtant son propre manteau, elle s'aperçut dans la glace. Pour se rendre chez Marianne, dans ces circonstances, elle avait opté pour une tenue très sobre, un chemisier blanc et un pantalon noir droit, seulement rehaussée par le satiné de sa grosse doudoune beige, et elle ne s'était pas du tout maquillée. Tout à coup, sa quarantaine lui pesa. Pourtant, les petites rides aux commissures des paupières restaient jolies, son visage avait toujours été doux, ses cheveux bruns et ondulés n'étaient encore traversés que de très rares fils d'argent, et si, effectivement, sa taille s'était un peu enrobée, c'était sans excès. Toutefois, elle voyait bien l'étendue qui la séparait de son jeune invité, svelte et délicat, épargné de toutes les lourdeurs de la maturité... Elle retrouva son pendentif sur la commode – elle l'avait retiré au dernier instant avant de partir – et le remit. Elle arrangea son col en l'entrouvrant, pour laisser discrètement apparaître l'améthyste verte, sertie dans un cercle d'argent, dont les couleurs rappelaient celles de ses yeux... Dans le reflet, elle regarda le jeune garçon qui patientait, petite silhouette grise dans la pénombre de l'entrée. Elle fut gênée de ce sentiment étrange qui continuait à flotter en elle, non formulé, une sorte de tendresse particulière, un charme qui l'habitait depuis qu'elle l'avait aperçu, au bout du couloir, venant vers elle. Sans doute cette faiblesse avait-elle surgi de l'association contre nature entre l'enfance et l'agonie : cet être si jeune allait déjà passer sous le dais de la mort.

Elle se retourna.

– Viens. Je vais te faire visiter.

– Heu... je retire mes chaussures ?

Elle sourit en le voyant importer ici les mœurs familiales.

– Tu peux les garder. C'est du parquet vitrifié, ça ne craint rien.

Ils firent le tour de l'appartement, ce qui fut vite achevé : ils passèrent par le grand living, avec son coin salon et son coin salle à manger, éclairé par les baies vitrées donnant sur l'étroite terrasse où les bacs de plantes vertes étaient lavés par la pluie battante, puis elle lui montra la cuisine, la salle de bains. Elle termina par la chambre où elle le fit entrer.

– Tu vas t'installer ici. Je dormirai dans le salon, sur le canapé.

En voyant le lit de 160, il protesta qu'il ne voulait pas lui prendre son lit, manifestement gêné à cette idée – sans doute n'avait-il jamais couché sur un matelas aussi large ! –, mais elle l'interrompit :

– Ne t'inquiète pas. Le canapé est très confortable, c'est un vrai convertible. Et puis j'y serai plus tranquille, si tu veux dormir le matin et que je me lève avant toi.

Elle en avait décidé ainsi dès qu'elle avait appris qu'elle devait accueillir le fils de Marianne, elle ne savait guère pourquoi. Peut-être pour pouvoir se lever dans la nuit si elle avait une insomnie ; peut-être aussi qu'en l'installant, lui, dans le salon qui donnait sur le couloir et la porte d'entrée, aurait-elle eu l'impression de l'exposer ? Il serait plus à l'aise, plus à l'abri dans sa chambre... – c'était ridicule !

– Défait ta valise. Je t'ai fait un peu de place dans la commode.

Elle ouvrit le tiroir. Il restait indécis, planté au milieu de la pièce.

– Veux-tu que je m'en occupe ?

– Non, non...

Confus, il défit son bagage et commença d'en sortir ses affaires qu'il déposa dans le tiroir. Elle demeura un instant à l'observer, curieuse de découvrir le contenu de la valise d'un jeune garçon. Elle vit passer un gilet jacquard chiné de gris et de blanc, des chemisettes blanches, un jean repassé, le classique pyjama composé d'un sweat léger, rayé bleu ciel et bleu outremer, et d'un pantalon uni assorti – pas très différent de ce qu'elle portait elle-même pour dormir –, des tee-shirts blancs, des boxers de plusieurs couleurs mais tous sombres, des paires de chaussettes gris clair, soigneusement roulées l'une dans l'autre, deux mouchoirs blancs, un livre pour adolescents à la couverture colorée... Elle pensa soudain qu'elle était indiscreète.

– Quand tu auras terminé, rejoins-moi dans la cuisine...

Et comme il ne semblait pas l'avoir entendue, absorbé par son rangement, elle lui effleura le bras, pris dans l'étroite veste de velours gris.

– ... Je vais préparer le dîner.

Il tressaillit et se retourna.

– Oui... D'accord...

Un ange passe – Camille

En sortant, elle pensa que le fils de son amie avait une sensibilité à fleur de peau. « Une biche sur le qui-vive !... Est-ce que je lui fais peur ? »

*

Elle remuait dans la casserole tandis que la pluie s'affalait sur le carreau. Elle sentit soudain sa présence et tourna la tête : il se tenait sur le seuil. Il avait ôté sa veste – l'appartement était bien chauffé – et il était adorable dans ce pantalon de velours gris et ce pull écru dont la maille lui enserrait le torse. Elle ne savait toujours pas que lui dire. À défaut de mots, elle eut envie pour le rasséréner de lui poser la main sur le bras... ou sur l'épaule... Elle en fut amollie.

Elle se concentra sur sa préparation... Comment était-ce possible ? Certes, il était très beau, mais il était très jeune aussi. Elle le regarda de nouveau. Ses cheveux étaient d'un or pâle, légèrement gris. Une mèche s'étalait sur la tempe ; elle se vit la repousser d'un doigt. Elle frissonna.

Pour rompre le charme, elle s'enquit :

– Tu aimes les plats un peu épicés ?...

Il hochait la tête, avec un sourire gêné. Peut-être n'osait-il pas lui dire « non » ? Puis il se frotta l'aile du nez d'un air embarrassé. Il demanda :

– S'il vous plaît, où sont les toilettes ?

– Tu peux me tutoyer, Camille... Dans le couloir, juste à côté de la salle de bains.

Il sortit. Elle l'entendit s'enfermer dans les cabinets. Elle pensa qu'il devait descendre sa fermeture Éclair, entrouvrir sa braguette, enfoncer ses doigts dans... Elle frissonna. Pourquoi imaginait-elle tout cela ?

*

Ils dînaient assis à la petite table ronde devant la bibliothèque. Elle le trouvait rayonnant : sa jeunesse, la finesse de son corps, la clarté de ses prunelles grises... Sa présence par contraste rendait son appartement plus terne, presque poussiéreux. Elle ne pouvait s'empêcher de le détailler, et elle se surprenait à le manger des yeux. Elle sentit qu'elle en rougissait. Elle était folle. Pourquoi lui faisait-il tant d'effet ? Que lui voulait-elle ?

Soudain il demanda :

– Est-ce que ma grand-mère va vraiment mourir ?

Elle ne s’y attendait pas ; elle en eut le cœur serré. Mais elle n’avait pas envie de lui mentir, même si c’était un enfant encore. Elle inspira.

– Oui...

Puis, tout ce qu’elle trouva pour adoucir cet arrêt fut d’ajouter :

– ... Oui, Camille, sans doute...

Qu’est-ce qu’un enfant de douze ans comprenait à la mort ? Probablement pas moins qu’un adulte qui n’y comprenait rien lui-même. C’était insupportable.

– Tu aimais... tu aimes beaucoup ta grand-mère ?

– Oui, beaucoup...

La réponse, sortie d’un coup, lui tordit l’estomac. Elle n’insista pas : tout ce qu’elle ajouterait ne ferait qu’appesantir l’atmosphère.

La bouteille d’eau étant vide, elle se leva.

– Il n’y a plus d’eau...

Les platitudes du quotidien aidaient à vivre. Mais, comme elle passait derrière lui, elle s’arrêta soudain.

– En fait, tu préfères quoi : plate ou gazeuse ?

Et avant qu’elle n’eût le temps de réfléchir, elle lui posa la main sur l’épaule. C’était seulement un geste amical, de consolation, ou comme pour appuyer sa question, mais intimement elle savait bien qu’il lui était venu de cette étrange attirance qui n’avait fait que croître en elle pendant la soirée. Elle crut percevoir que le dos du garçon avait été parcouru d’un bref frémissement ; était-il choqué qu’elle se permît cette familiarité ? Elle fut aussi surprise de découvrir combien son pull était doux, délicat, avec un toucher singulièrement prononcé : ressentir au travers du tissu moelleux l’ossature de l’épaule, nette, tellement légère, fragile, était d’une suavité étonnante. C’était réellement leur premier contact... Prise de confusion, elle se dit qu’elle devait retirer la main, mais elle n’y parvenait pas. Les secondes passaient, de plus en plus lourdes, son geste devenait insistant, il fallait s’en sortir. Elle répéta :

– Plate ou gazeuse ?

Sa voix s’était un peu enrouée.

– Gazeuse, s’il vous plaît...

Ce fut plus fort qu’elle, elle ne pouvait pas simplement le lâcher, pauvrement, ç’eût été trop frustrant, et elle fit ce dont elle avait envie depuis le trajet en taxi. Elle avança la main sur le bord replié du col, passa un doigt dessous en faisant mine de l’arranger, comme s’il y avait un faux pli – il n’y en avait aucun –, et elle l’ajusta, bien à plat, frôlant la fine saillie de la clavicule.

– Je t’ai dit de me tutoyer...

– Si... s’il te plaît...

Un ange passe – Camille

Elle partit aussitôt vers la cuisine, avant qu'il ne vît qu'elle avait le feu aux joues.

*

Diane avait proposé à Camille de prendre une douche avant de se coucher. Elle lui avait donné une serviette vert clair et une sortie de bain beige pâle, celle que Sheema utilisait quand elle venait dormir ici, elle lui avait montré où étaient le savon et le shampoing, comment régler le mitigeur, puis elle l'avait laissé seul.

Depuis la cuisine où elle remplissait le lave-vaisselle, elle n'avait pu s'empêcher de guetter chaque bruit qui venait de la salle de bains en se demandant s'il se débrouillait. Quand elle entendit la douche couler, elle s'interrompit et se redressa. À cet instant, il était nu au milieu de la cabine, l'eau tiède inondait son corps, le savon descendait en festons le long de son torse et de ses jambes, la chaude humidité se diffusait autour de lui, ramollissait sa peau... Elle ferma les yeux. Mais elle continua de voir l'eau ruisselant sur la ravine du dos, les fesses d'enfant perlées de pluie, les cuisses sillonnées de filets brillants... Pourquoi de telles pensées lui venaient-elles ? Elle se sentait brûlante de désir et consternée à la fois.

Quand il rouvrit la porte, elle se trouvait dans le couloir. Elle l'aperçut dans la robe de chambre en éponge, fine silhouette effumée par la pénombre, blondeur rose qu'enveloppait un voile de sable... Elle le dévisagea, mais, la gorge serrée, elle ne parvint pas à lui dire un mot. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que, sous ce peignoir, il était nu. Il aurait suffi que la ceinture de tissu glissât, se défît, pour découvrir dans un long interstice un aperçu de son corps vierge... Elle se contenta de lui sourire en l'invitant d'un geste emprunté à entrer dans la chambre.

*

Un éclair aveuglant suivi dans la seconde d'un terrible claquement réveilla Diane d'un coup. Il lui fallut un instant pour comprendre qu'elle était sur le canapé du salon. La foudre avait dû tomber très près. La pluie, qui s'était interrompue dans la soirée, venait de reprendre de plus belle ; sur la petite terrasse, l'eau se déversait à seaux. Elle se demanda si son jeune pensionnaire avait peur de l'orage.

Elle se leva, enfila son peignoir, traversa le couloir. Elle trouva la porte de la chambre tout doucement. La pièce était dans le noir et résonnait du crépitement de la pluie. Un nouvel éclair passa entre les rideaux, suivi aussitôt d'un craquement épouvantable. Dans le bref éclat de lumière, elle vit le jeune garçon tressaillir : il était assis sur le lit.

– Camille... ça va ?

Il la regarda, mais ne répondit pas. Elle s’avança doucement, s’assit à côté de lui.

– N’aie pas peur. Ça va passer... dans un petit moment... Tu es à l’abri...

Elle pensa qu’à la frayeur de l’orage devait se mêler la confusion de ne pas être chez lui, de coucher dans la chambre d’une femme qu’il connaissait à peine, augmentée par l’anxiété de la mort, latente, mais assurée. Elle lui passa le bras autour des épaules, et elle le serra contre elle, affectueusement. Il se laissa faire. En sentant cet être gracile tout contre elle, l’émotion l’envahit, son cœur se mit à battre plus vite...

Elle resta un long moment ainsi, à guetter les éclairs, à compter l’intervalle entre la lumière et le tonnerre, à attendre la fin de l’orage. Ils échangeaient leur chaleur, présents l’un à l’autre, solidaires. Puis, sans y penser – ou plutôt en faisant mine de ne pas y penser, mais en n’ayant pas cessé de le désirer –, à la manière dont on caresse quelqu’un pour le réchauffer, elle laissa sa main descendre le long du bras qu’elle retenait. Il portait le pyjama qu’elle l’avait vu sortir de la valise, et elle sentit la douceur du tissu, légèrement pelucheux, qui lui rappela celui des grenouillères pour bébés. Dessous, le bras était mince comme un trait ; l’avant-bras, net comme une flèche. Elle atteignit le dos de la main, lui effleura les doigts affectueusement, sans qu’il ne bougeât. Elle remonta, revint sur l’épaule.

Soudain, une déflagration plus terrifiante que les précédentes les fit sursauter ensemble. Elle le serra contre elle, et il se nicha dans le creux de son bras.

– Ne crains rien...

Elle avait murmuré ces mots dérisoires en essayant de prendre une voix rassurante. Pour l’apaiser, elle lui caressa doucement le haut du dos et, comme par inadvertance, sa main remontant passa outre le col du pyjama. Elle fut sur le cou – mince, chaud, d’une incroyable délicatesse, palpitant encore de la frayeur qu’il avait eue –, et elle s’empara de la nuque étroite comme pour la retenir de trembler. Le jeune garçon frissonnait contre elle – de peur ? de froid ? – et elle en ressentit une forme de bonheur, d’une rare vivacité. En découvrant sous sa paume cette peau de satin, ces cheveux tièdes qui lui caressaient le dos de la main, en devinant les artères qui battaient entre ses doigts, une flambée d’émotion la prit. Elle comprit définitivement que la tendresse qu’elle avait pour cet être si jeune dépassait les bornes, qu’elle était sur une pente dangereuse, et qu’il était plus que temps de rebrousser chemin... Mais elle ne fut pas la plus forte. Tandis que le fracas du tonnerre continuait de rouler au-dessus d’eux, elle ne put retenir son pouce de bouger, il était comme animé de sa propre résolution, il s’enfonça sous les cheveux soyeux, remonta immodestement der-

rière l'oreille. Elle en fut gratifiée d'une sensation ineffable, dont l'intensité se situait bien au-delà de sa force de volonté.

Soudain, dans cette sorte de mollesse électrique où elle se trouvait plongée, elle sentit quelque chose s'écouler d'elle. Elle s'immobilisa, interdite. Elle avait reconnu l'eau sur ses lèvres ! Elle serra aussitôt les cuisses en espérant que son pantalon de pyjama absorberait les marques de son émotion. Dans quel borborygme était-elle en train de s'engager ? Que penserait Marianne si jamais elle la voyait caresser son fils, sous prétexte de le rassurer, et en tirer un émoi sensuel ?

Impressionnée par ce qu'il lui arrivait, elle s'écarta. Elle se leva en murmurant :

– Recouche-toi, Camille... C'est mieux... Sinon tu vas prendre froid. De toute façon, le plus gros est passé, à présent...

Elle ressortit, mais elle eut du mal à fermer la porte derrière elle, comme retenue par une sorte de dépression qui continuait à l'attirer dans la pièce.

De retour dans le salon, elle se faufila de nouveau sous sa couette. Au travers des rideaux, les derniers éclairs s'éteignaient, les derniers grondements s'épuisaient. Pourtant, elle sut très vite qu'elle n'arriverait pas aisément à se rendormir. Elle se mit sur le dos et glissa la main sous son pantalon de pyjama, curieuse et inquiète à la fois de reconnaître dans quel état elle était. En se passant le majeur entre les lèvres, elle fut impressionnée. Elle mouillait facilement, et abondamment, mais d'ordinaire il lui fallait autre chose que quelques frôlements, quelques caresses éthérées, à peine ébauchées ! Et, surtout, elle n'avait jamais été émue de cette façon par un jeune garçon.

« Jamais » ?... Un souvenir s'invita. L'histoire lui revint qu'elle avait eue au collège avec un sixième alors qu'elle-même était en troisième. Elle l'avait remarqué dans la cour de récréation, tout mince, tout fluët, avec ses cheveux blonds bouclés, et elle avait trouvé sa petite bouille adorable. Quand elle le croisait dans les couloirs, il semblait toujours un peu perdu, égaré dans un espace trop vaste pour lui, et elle en avait été attendrie. Il s'appelait Damien Vladislav ; son patronyme l'auréolait, comme s'il venait d'un monde inconnu, un continent exotique, un pays de l'Est dont elle ne savait même pas le nom. Elle s'en était réellement entichée, à ressentir une poussée d'adrénaline chaque fois qu'elle le voyait... Petit à petit, ils avaient fait connaissance, échangeant un mot par-ci, un sourire par-là, lors des interclasses ou dans le couloir de la cantine. Elle avait cependant dû braver les oukases de ses copines qui avaient décrété « nul » de s'intéresser à un garçon aussi jeune ! Lui, évidemment, paraissait flatté qu'une « troisième » le considérât. Elle se rendait vaguement compte qu'elle était amoureuse, quoiqu'elle ne se le formulât pas explicitement. Simplement, quand elle était à côté de lui, elle aurait souhaité le prendre

dans ses bras, le consoler, caresser ses cheveux pâles qui semblaient si souples, si doux. Elle avait eu, au début, l'impression de retomber en enfance, de vouloir seulement jouer à la poupée avec lui. Cependant, elle s'était aperçue assez rapidement que sa bouche la fascinait, légèrement renflée, incarnate, laquelle il laissait souvent entrouverte par une sorte de distraction, et lorsque lui était venue l'envie manifeste de l'embrasser là, elle avait bien compris qu'il s'agissait de tout autre chose... Mais rien ne s'était jamais produit. Il avait onze ans. Elle ne l'avait ni embrassé, ni caressé, ni pris dans ses bras, ni touché d'aucune façon... L'année suivante, quand elle était passée au lycée, ils n'étaient plus dans le même établissement et elle l'avait perdu de vue. Toutefois, sans doute avait-elle conservé quelque nostalgie de sa silhouette, car aucun des camarades de son âge n'avait eu grâce à ses yeux. Elle les trouvait à quinze ans déjà trop grands, trop bâtis, certains avaient presque la taille d'un adulte. Ce fut à cette époque qu'elle s'était mise à regarder les filles.

Et Marianne pour commencer. Marianne, sa voisine de classe, Marianne avec ses longs cheveux blonds ondulés, son visage clair, ses yeux gris, Marianne au profil d'Ondine. Malheureusement, Marianne, elle, n'était pas effarouchée par les garçons de son âge, au contraire, et elle ne s'en cachait guère – ce qui lui avait d'ailleurs valu quelques déboires encore récemment, car elle ne s'était pas toujours contentée de son mari, lequel, peu tolérant, avait préféré s'en aller. Diane, pendant les trois années de lycée, avait donc vécu à son côté, partageant la même table, s'entraidant pour les devoirs, souvent penchées sur le même exercice, à se frôler, sans jamais rien tenter, persuadée qu'elle en aurait été repoussée avec horreur et qu'elle l'aurait perdue. Elle avait compensé en allant avec des filles pour lesquelles elle n'avait que peu de sentiments, mais dont la vénusté l'attirait physiquement ; plus tard, elle s'était tout de même risquée quelques fois avec des garçons plus âgés, plus expérimentés, car elle avait aussi très fort en elle le goût d'un sexe la pénétrant... Néanmoins, elle avait toujours regretté de n'avoir pas essayé : peut-être en réalité Marianne n'attendait d'elle qu'un premier geste, ou, au moins, aurait-elle accepté un baiser entre filles comme une expérience, une petite aventure ? Elle ne le saurait jamais. Sa seule consolation était que, grâce à cette abstinence, elles étaient restées amies jusqu'à aujourd'hui... Elle se demanda soudain si son attirance pour Camille ne provenait pas inconsciemment de cette frustration, si elle n'était pas une reviviscence de son ancien désir pour Marianne ?...

Évidemment, en repensant à tout cela, elle n'avait pu empêcher son doigt d'aller et venir dans son eau filante, et, tout aussi naturellement, il avait rencontré son petit bourgeon gonflé. Elle fut petit à petit emportée, et bientôt elle se masturba tout à fait. Dans la tempête qui la

charriait, elle voyait pêle-mêle une mince silhouette au bout d'un couloir, un costume de velours, des yeux gris balayés par des cheveux blonds, un pull-over pâle, puis ce furent, ménagés par la pénombre pudique d'une cabine de douche, un ventre tendu d'une peau très douce, perlée de gouttelettes, des fesses étroites et fines que caressaient des coulures de mousse blanche, des bras graciles, des jambes de gazelle... Tout éclatait en elle, brisé en morceaux, comme si elle n'osait pas encore assembler en une vision cohérente ces bribes désarticulées.

Elle ne chercha pas à durer. Elle voulut l'orgasme au plus vite – il fallait qu'elle se cassât la tête, qu'elle chassât tout cela d'elle. Quand la jouissance la retourna, la mit sens dessus dessous, elle se mordit les lèvres pour qu'il n'entendît pas son cri.

*

Le samedi, Diane se réveilla alors que la matinée était déjà bien entamée. Les nuages avaient laissé la place à un soleil pâle qui entraînait loin dans le salon. Elle n'entendait aucun bruit dans l'appartement ; Camille dormait-il encore ? Elle décida de préparer un brunch. Elle hésita si elle irait prendre sa douche en premier, puis elle préféra faire en sorte qu'il trouvât la table prête à son lever. Par-dessus son pyjama, un simple ensemble tee-shirt et pantalon en jersey moulant, d'un léger bleu-gris, elle mit sa confortable robe de chambre couleur de lin, en fait un modèle pour homme qu'elle avait choisie car elle était épaisse et lui descendait aux chevilles. Elle prit le temps de refaire le lit et de replier le canapé pour que son jeune invité ne trouvât pas la pièce en désordre. Elle alla ensuite encore dans la salle de bains où elle se brossa les cheveux et se mit un peu de parfum. Elle voulait bien qu'il la vît en robe de chambre – c'était d'ailleurs déjà fait depuis cette nuit –, mais pas négligée.

Pendant que son café coulait, elle fit chauffer du lait – les enfants prenaient du lait le matin, c'était du moins ce qu'elle se représentait, sans doute influencée par l'image des chatons le nez enfoncé dans la fourrure du ventre de leur mère –, elle remplit des verres de jus d'orange, et elle fit griller du pain, principalement pour le plaisir de parfumer l'appartement. Elle prenait d'ordinaire son petit déjeuner dans la cuisine, mais elle décida cette fois qu'ils s'installeraient dans la salle à manger, et elle prépara la table. Et comme le chaton en question ne venait toujours pas, elle se versa un premier café.

Elle s'assit et, la tasse entre les mains, observa la place qui attendait Camille, celle qu'il avait occupée la veille. Soudain, elle remarqua à côté du napperon, brillant sur le bois roux du merisier, un cheveu. Elle sut tout de suite qu'il n'était pas à elle, il était trop clair et

trop fin. Elle le ramassa et le leva dans la lumière. Il luisait doucement, blond, presque irisé tellement il était léger. Un petit bout de Camille s'était oublié là. Elle aurait voulu pouvoir le caresser, mais on ne pouvait caresser un seul cheveu. Elle l'approcha du nez, essaya de le sentir, mais son odorat n'était pas assez fin pour reconnaître un parfum aussi ténu. Elle en fut frustrée. Elle le déposa devant elle, en attendant que son propriétaire arrivât.

Mais il n'apparaissait toujours pas. Il devait dormir encore. Comme l'heure s'avavançait, elle se résolut à traverser le couloir ; elle poussa silencieusement la porte. Elle le découvrit debout, de dos, en train de s'habiller, c'est-à-dire entièrement nu. À cloche-pied, il enfilait son boxer qui s'envola comme un oiseau le long de ses jambes et vint se poser sur ses fesses, où il se transforma en une adorable petite pomme rouge sombre, légèrement fendue. Elle eut encore le temps d'être éblouie par l'étroite ligne des reins tandis qu'il se penchait pour attraper son tee-shirt, et, honteusement, elle referma la porte, aussi discrètement qu'elle put... Elle resta un instant dans le couloir pour reprendre sa respiration. Des étoiles lui brûlaient la rétine comme après un flash.

Puis elle frappa.

– Camille ?... Le petit déjeuner est prêt...

Sa voix s'étranglait un peu.

– J'arrive...

Celle du jeune garçon était douce et tranquille, encore un peu endormie.

*

En entrant dans le salon, Camille vint directement lui dire bonjour en lui faisant la bise. En fait, ce fut plutôt qu'il se laissa embrasser, présentant la joue mais, comme font souvent les préadolescents, sans poser lui-même les lèvres sur elle. Elle ne s'y était pas attendue, et elle n'eut pas le temps de lui faire un baiser aussi tendre qu'elle l'aurait voulu, ou de lui toucher le bras, ou la main, ou de lui marquer quelque geste affectueux, comme elle le regretta ensuite.

Il avait mis une chemise blanche et un jean clair, fermé par un ceinturon de cuir fauve, et il n'avait dû se coiffer qu'avec les doigts – il semblait que le peigne fût une option inutilisée dans sa trousse de toilette. Mais cela mettait en valeur le blond cendré de ses cheveux, dont les nuances allaient du châtain clair au doré et, en plus lumineux, rappelaient celui de sa mère. Elle remarqua qu'il était en chaussettes. Ces pieds gainés de coton gris pâle, dont la maille était un peu épaisse, moelleuse, étonnamment illuminaient sa mince silhouette, lui donnaient un air encore plus doux, plus tendre s'il était possible. Elle sou-

rit en pensant que ces chaussettes immaculées risquaient de se voiler plus vite ici que chez sa mère où le sol était toujours impeccable !... Elle espéra que cette tenue plus décontractée signifiait aussi qu'il se sentait plus à l'aise.

Il s'installa. Il paraissait encore un peu endormi, se passant machinalement le doigt dans le coin de l'œil pour en détacher des grains de sommeil. Après le simple cheveu qu'elle avait trouvé de lui, sa présence soudain était énorme, il semblait immense, comme une statue gigantesque, dotée d'une luxuriante chevelure, somptueuse. Elle savait cependant que si elle avait pu à cet instant le prendre dans ses bras, il lui aurait paru mince comme un fétu...

Il mangea de bon appétit. Le rythme de vie imposé par Marianne chez elle était assez rigoureux – elle pensait sans doute compenser ainsi l'absence du père –, et elle imagina qu'il devait avoir ici du plaisir à ce repas tardif, détaché des horaires réguliers. Ils échangeaient de petits sourires amicaux, mais encore un peu contraints – elle ne savait toujours que lui dire. Entre une femme de quarante ans et un garçon de douze, il n'était pas facile de trouver des sujets de conversation, des centres d'intérêt communs. Néanmoins, toute platitude valait mieux que ce silence.

– Quel orage, cette nuit !...

Il acquiesça en hochant la tête, dispensé de répondre grâce à la tartine qu'il embouchait.

– Tu as réussi à dormir, ensuite ?

– Oui, oui...

Elle chercha un autre sujet, quelque chose qui le concernerait.

– Tu es en quelle classe, Camille ?

– En cinquième.

– Ça se passe bien ?

– Ça va...

Toutes ses tentatives ne débouchaient sur rien. Elle décida de le laisser manger en paix ; quand ils sortiraient, les choses viendraient peut-être plus naturellement. Elle le regarda beurrer une seconde tartine, éclairé de trois quarts par les rayons du soleil qui dorait sa chevelure, et elle ressentait à le contempler un vrai bonheur. En le retrouvant au grand jour, elle comprenait mieux son émotion, la nuit passée, lorsqu'elle l'avait tenu contre elle : ce petit ange était absolument charmant, tout à fait mignon, d'une beauté renversante, tout simplement adorable. Son regard quitta le visage sésaphique, descendit dans l'échancrure de la chemise où apparaissait le trait net d'un tee-shirt blanc. Elle se rendit compte qu'un souffle montait en elle qui indéniablement la poussait vers cet enfant, qu'elle brûlait de l'embrasser là, dans le cou, où sa peau paraissait plus tendre, plus douce que celle

d'une fille. La force de cette pulsion l'intriguait, mais l'inquiétait surtout. Si elle n'avait en réalité rien fait de coupable, elle savait toutefois qu'elle péchait en intention, et il n'était évidemment pas question de se laisser aller à « détourner » le fils de Marianne !

La vibration de son téléphone portable l'arracha de ses réflexions. Elle se leva en craignant un casse-pieds, mais, en reconnaissant le nom de Marianne qui s'affichait, elle eut froid dans le dos : est-ce que par hasard elle aurait deviné ses pensées ?!

– Allô ?...

L'inquiétude lui avait éraillé la voix. Machinalement, elle sortit pour que Camille n'entendît pas la conversation.

Quand elle eut raccroché, elle revint dans la salle à manger illuminée où Camille avait suspendu son petit déjeuner : il avait dû comprendre qu'il se passait quelque chose. Marianne l'avait priée de bien vouloir se charger de lui apprendre la nouvelle, et, à la voix qu'elle avait, il valait mieux en effet que le garçon ne l'entendît pas pour le moment. Sa mère avait été très présente pour Marianne, notamment au moment où son mari l'avait quittée, elle l'avait beaucoup aidée, elle avait été son principal soutien, et aujourd'hui elle la laissait seule pour élever son fils.

Camille la regardait tandis qu'elle s'approchait, et elle se demandait comment on annonce à un enfant son premier deuil. Elle se rassit. Sans doute sa figure était-elle suffisamment éloquente, car ce fut lui qui parla.

– Elle est morte ?

C'était si simple qu'elle eut envie de pleurer. Elle lui tendit la main en travers de la table et lui saisit la sienne. Elle était légère et fraîche, incroyablement délicate, à l'ossature fragile comme celle d'un souriceau. Elle chercha ce qu'elle pouvait dire, ne trouva rien, et se leva. Elle tira sa chaise avec elle, se rassit à côté de lui, le prit par les épaules, l'amena contre elle. Elle le tint serré, et cette communion les dispensait de mots, valait probablement mieux que tout discours patelin qui aurait tenté d'édulcorer la réalité. Le contraste entre l'effroi de cet instant et le bien-être du précédent était cruel. Et pourtant, en conscience, elle était bien obligée de reconnaître le plaisir que ce prétexte lui donnait de le tenir contre elle, une nouvelle fois.

Ils étaient un peu tordus sur leurs chaises, penchés l'un vers l'autre, et elle murmura :

– Viens... viens sur le canapé...

Elle se rendit compte ensuite de l'ambiguïté de la formule, mais elle se leva tout de même. Il la suivit. Il ne disait rien, il ne pleurait pas, mais il avait pâli. Elle s'enfonça dans les coussins en l'entraînant. Il s'assit à côté d'elle, s'inclina, s'appuya, et sa joue vint sur sa robe de chambre, à demi contre le sein. Elle fut traversée d'un frisson ; la

sensation de ce petit visage sur elle la faisait fondre. Sa poitrine était plutôt riche, onctueuse, et elle se demanda s'il le ressentait – ou s'il n'y pensait pas du tout. Elle lui caressa tendrement la tête. Les cheveux étaient d'une douceur extraordinaire, souples comme des herbes. Leur odeur monta vers elle, et elle la remarqua pour la première fois. Ce n'était pas celle d'un homme, ni d'une femme ou d'une jeune fille, mais vraiment un parfum particulier, qui lui rappelait son enfance, auquel elle n'avait sans doute jamais prêté attention, qui pourtant lui revenait comme un souvenir de classe, et maintenant la grisait.

La larme qu'elle lui vit soudain couler sur la joue l'autorisa à lui déposer un baiser sur le sommet du front, affectueusement, comme elle avait vu Marianne le faire... Comment sa mère l'aurait-elle consolé ? Probablement, tel qu'elle le faisait elle-même à l'instant, elle l'aurait enlacé maternellement, serré contre elle en le prenant par les épaules, lui aurait caressé les cheveux, lui aurait dit des mots apaisants... Elle l'embrassa de nouveau, et elle le sentit frissonner ; elle voulut croire que ses baisers, comme on attise un feu en soufflant sur les braises, faisaient renaître en lui un peu de cette énergie vitale, essentielle, qui permet de faire face aux catastrophes.

Elle lui posa la main sous le menton et le lui redressa doucement : ses yeux étaient embués d'une eau où flottaient ses iris gris clair.

– Pleure, mon petit chéri, pleure, c'est comme cela qu'on arrose ses souvenirs, qu'on les garde vivants.

Elle l'embrassa pudiquement sur la tempe, sur la pommette, sur la joue... Soudain, elle se rendit compte qu'elle se trouvait dangereusement proche de ses lèvres. Elle s'écarta... Elle lui enveloppa le visage entre les mains et le regarda dans les yeux.

– Tu conserveras dans ton cœur tous les bons moments que tu as vécus avec elle, comme un trésor dans un coffret précieux.

Ces mots banals, qu'il était trop jeune pour avoir déjà entendus, le bouleversèrent. Il baissa les yeux ; un sanglot lui souleva la poitrine.

Elle fut alors prise d'une sorte de colère devant l'injustice de la vie. Elle sentit que cette retenue à laquelle elle se contraignait n'était plus de mise, qu'elle avait même paradoxalement quelque chose d'indécent. La mort était obscène, et devant elle les chérubins s'enfuyaient en se détournant. Elle aussi mourrait un jour ; même Camille était destiné à disparaître, à se dissoudre en poussière. Toute cette pudeur pour quoi ? Il fallait au contraire qu'elle le soutînt d'une manière plus vraie, plus franche. Il fallait qu'elle lui transmît quelque chose de physique, de sensuel, quelque chose de moins poli, moins modeste, d'impur certainement, mais qui, pensait-elle, pourrait l'aider plus efficacement à lutter contre le poids infini de la perte des proches, des aimés ; quelque chose de l'ordre des élans fondamentaux, ceux d'où toute vie est issue... Alors, tout doucement, approchant son visage du sien, elle

lui effleura les lèvres, aussi fines que des pétales, et, à la manière dont elle aurait pu le donner à un petit frère malheureux, elle y déposa le plus léger, le plus affectueux, le plus chaste des baisers.

Elle le sentit à cet instant s'effondrer entre ses mains comme un château de sable emporté par une vague. Il se répandit contre elle, il s'abandonna, s'enfouit dans son cou. Soulagée, elle renversa la tête tout en l'enfermant dans ses bras, prise par un grand bonheur dont elle se sentait coupable, mais qu'elle avait commencé d'accepter. Elle le tenait par la nuque, lui caressait les cheveux doucement et, de l'autre main, elle parcourait son dos frémissant.

Soudain, il s'écarta et la dévisagea. Elle frissonna : l'intensité de son regard l'impressionna ; on aurait cru un appel à l'aide, un S.O.S. : « Sauve-moi », disait-il. Ses yeux humides, ses lèvres rosies, à peine entrouvertes, les mèches de ses cheveux éparpillées sur son front, tout son être semblait se projeter vers elle. Il lui fut impossible de résister à cette instance, à cette trouble prière, elle murmura :

– Mon pauvre petit...

Et elle lui caressa doucement le visage. Depuis la tempe, elle descendit sur la joue, le menton. Elle sut qu'elle franchissait une étape définitive quand elle passa cette fine saillie pour tomber dans le cou, tiède, ineffablement tendre, quand elle s'en empara, qu'elle le sentit palpiter sous ses doigts. L'angle du col de la chemise blanche frôla le dos de sa main, frais, net comme le fer qui l'avait repassé, et elle toucha dessous le tee-shirt en coton, si doux et souple qu'on aurait dit une seconde peau. La commisération, l'affection, n'avaient plus aucune part dans la violation de ce chemin vers son intimité.

Elle se pencha alors de nouveau vers lui, lentement, suffisamment lentement pour qu'il eût tout le temps de se reculer s'il le voulait, de se détourner, de marquer le moindre des désaccords, et, comme il ne vacillait pas, qu'il soutenait son regard, qu'il semblait même l'appeler, ses doigts se crispèrent sur sa nuque, et, se relâchant enfin, elle revint l'embrasser sur la bouche. Mais, cette fois, elle l'attira sur elle, et ses lèvres entrèrent en contact avec les siennes, longuement, sensuellement. Le garçon se laissait faire, il s'était légèrement amolli, elle sentait que si elle ne l'avait pas retenu il se serait effondré. Ses lèvres étaient exquis, d'une suavité qu'elle n'avait jamais connue, vierges, et pourtant sans réserve, offertes.

Alors, très délicatement, elle avança la pointe de la langue et la fit passer le long du petit interstice frémissant, allant d'une commissure à l'autre, goûtant profondément cette caresse légère et intense. Elle le sentait attentif, immobile, tout dans la découverte. En fourrageant au milieu des cheveux qui se tordaient entre ses doigts dans un mouvement ralenti, elle s'appuya un peu plus, marqua davantage son désir, sépara les lèvres l'une de l'autre, et cette jeune bouche étonnée se

laissa faire. Irradiée par une délectation extraordinaire, elle se glissa à peine sous les lèvres, en sentit le rond et l'humide, le doux et l'infinie délicatesse. Puis elle s'avança encore, passa la dernière limite, la dernière borne, cette fine enceinte d'ivoire si lisse, si dure, et elle frôla le petit muscle à l'intérieur, souple et vif au contraire. Il ne se refusa pas.

Elle avait honte de ce qu'elle faisait, et elle en était tellement heureuse. Dans ce baiser érotique, luxurieux, elle voulait communiquer à Camille ce dont elle croyait qu'il avait le plus besoin à ce moment, une pulsion de vie, un éveil. Cela ne déboucherait pas sur une relation durable, ce n'était qu'une aide passagère, un coup de pouce, seulement ce qu'elle pouvait lui apporter à cet instant. Elle ne se sentait pas tant une initiatrice qu'une infirmière, elle appliquait un pansement sur une âme blessée. Et elle le ferait bien, consciencieusement, tenta-t-elle se convaincre, jusqu'au bout.

Elle n'arrivait pas à rompre ce contact, elle se perdait dans le baiser, elle y trouvait une extraordinaire délectation, et, maintenant, tout en l'embrassant, en jouant avec la petite langue qui avait déjà compris les règles du jeu et ne craignait plus de s'aventurer vers la sienne, elle le prenait par l'épaule, lui caressait le bras, lui enveloppait la hanche, elle le cajolait partout, revenait sur la poitrine, redescendait sur le ventre tressaillant, et elle chiffonnait la chemise craquante sur le corps mince, gracile, éthéré.

Puis, encouragée par les brefs sursauts de sa victime, légers comme un soupir, elle fit ce qu'elle n'aurait jamais cru faire de sa vie – mais elle voulait aller jusque-là –, elle descendit la main outre une barrière absolue – « un garde-fou » pensa-t-elle, « un garde-corps » –, elle passa au-dessus de la ceinture, elle vint sur le devant du pantalon. Elle y sentit aussitôt le mince renflement qui le déformait, une simple bosse, longue, pas plus forte, pas plus grosse peut-être qu'un doigt, et elle en fut profondément émue, miséricordieuse devant cette acceptation discrète, mais concrète ; et elle fut rassurée. Lentement, elle se l'appropriait, sa paume la couvrit d'un dôme et, sans interrompre ce baiser qu'elle ne voulait jamais finir, elle commença un mouvement de reptation, de brèves pressions, dans lequel elle lui marquait sa présence. Malgré le tissu raide du jean, elle sentait que la petite bête était bien là, vivante, souple et dure à la fois, très réactive, et qui paraissait venir au-devant d'elle. Puis elle se mit à la manipuler plus fermement, la serrant et la pressant dans ses doigts, la frottant de plus en plus vivement.

Les minutes passaient, le jeu durait, le bruit régulier de la friction sur la toile emplissait toute la pièce. Elle se demandait ce qu'il ressentait réellement. Elle comprit cependant qu'il s'était complètement investi lorsqu'il souleva légèrement les reins à sa rencontre pour se dégager : sans doute l'obstacle du pantalon l'empêchait-il de s'étendre et

de profiter tout à fait de la caresse. Confortée dans sa résolution, poursuivant le baiser encore plus doucement, plus lascivement, elle osa glisser les doigts sous le repli de la braguette. Jusqu'où irait-elle ainsi ? Elle n'en savait rien elle-même. Mais quand elle trouva le premier bouton, elle le défit. À ce moment seulement, elle le sentit tiquer, se raidir sous elle. Cependant, elle ne s'arrêta pas, et l'un après l'autre elle fit sauter les boutons métalliques. Sous sa bouche, il écarta les lèvres, et elle sentit sur les siennes sa respiration fiévreuse ; elle pensa que, évidemment, il n'avait jamais connu une telle intrusion.

Puis, avec une délicatesse non moindre, elle enfila les doigts dans la fente qu'elle venait d'ouvrir. Tout de suite, le petit farfadet se présenta, beaucoup plus distinct au travers du tissu élastique du caleçon qu'il ne l'avait été sous celui du pantalon. Elle s'en empara comme une voleuse, elle le fit tourner entre le pouce et l'index pour en reconnaître la forme, longue et dure, mince, pointue au bout. Assurant sa prise, elle le saisit nettement, et elle entama un mouvement du poignet plus vif, plus leste, plus impur.

Le jeune garçon s'écarta en exhalant un soupir, en se cambrant dans ses bras. Alors, elle accéléra sa pollution, et il gémit comme s'il avait mal. Avant cependant qu'elle n'eût pu s'inquiéter, il fut soudain traversé par un spasme, bientôt suivi de quelques autres, plus faibles. Il avait fermé les yeux, le rouge nimbait le haut de ses joues, sa respiration était plus courte, saccadée. Elle fut bouleversée d'assister à l'extase du petit ange...

Quand elle le sentit retomber, se détendre, elle l'accompagna en le laissant aller dans les coussins. Avant de retirer la main, elle tâta discrètement l'extrémité de la pointe : le tissu était sec... Le chaton avait joui dans un souffle, sans rien d'autre que cette plainte, ces reins arqués, cette finesse désespérément tendue... Penchée au-dessus de lui, elle observa les paupières fermées sous les mèches éparses des cheveux cendrés, le petit nez crispé, la bouche entrouverte qui palpait encore et où se devinait la nacre des dents. Elle suivit comment, graduellement, le pouls se ralentissait, le souffle se calmait, les joues retrouvaient leur pâleur ivoirine. Il ne semblait plus du tout penser à son deuil.



Dans la cuisine où la lumière commençait déjà de décroître, Diane déposa sur la table le pain et les croissants qu'elle avait pris à la boulangerie lors de leur retour. Elle était contente, ils avaient eu la chance d'une éclaircie, et ils avaient eu le loisir de marcher longuement dans les Jardins de la Fontaine.

Elle revint dans le couloir ôter sa doudoune. Devant la glace, elle abaissa ensuite un peu le zip de son gilet et en entrouvrit le col. Elle aimait cette polaire dont les motifs horizontaux, bleu pâle, gris, et beige, évoquaient les teintes de la mer en hiver ; elle en remonta légèrement les manches sur les avant-bras, pour lui donner un aspect plus moelleux qui contrastait avec la ligne nette de son pantalon bleu marine en stretch. Elle arrangea ses cheveux, et elle vérifia le léger maquillage dont elle avait assombri le tour des yeux.

Camille avait enlevé son imperméable et, à côté d'elle, il l'accrochait à une patère. Il avait meilleure mine, le froid avait coloré ses pommettes et relevé le rose thé de sa peau, l'air vif avait dégagé son front, soulevé les mèches de ses cheveux qui prenaient des reflets platinés : il paraissait aérien. Il retira la veste de son costume gris et se retrouva en chemise blanche et en jean.

– Il est quatre heures et demie : on va se faire un goûter !... Pendant que je prépare ça, rappelle ta mère.

Ils étaient au beau milieu de leur promenade lorsque Marianne avait cherché à les joindre, et elles étaient tombées d'accord qu'il serait préférable d'attendre leur retour pour parler à Camille... Elle repartit dans la cuisine, d'où elle l'entendit composer le numéro sur le téléphone fixe. Elle lança un café et fit chauffer du lait ; elle mit sur un plateau le beurre, les confitures, les croissants, ainsi que le chocolat en poudre et le sucre, ajouta bols, soucoupes, cuillères, couteaux ; elle ne saisissait pas grand-chose de la conversation, car Camille répondait par monosyllabes.

Après l'avoir entendu raccrocher, elle apporta le plateau sur la table de la salle à manger. Il resta un instant, debout à côté du téléphone, à se frotter le coin de l'œil, comme si de ce geste machinal allait sortir une solution, une réponse à son désarroi. Puis, il la rejoignit.

Elle ne grignota elle-même qu'un croissant, pour accompagner son café, mais elle fut contente de le voir manger avec appétit. Toutefois, elle sentit qu'il était reparti, loin, et elle ne l'importuna pas de questions. De toute façon, il avait disparu derrière son bol de chocolat...

Quand il le reposa devant lui, elle fut surprise par une étrange sensation, comme si elle le redécouvrait après une longue absence, comme si elle l'avait oublié. Pendant la promenade, elle ne l'avait pas approché, pas touché non plus, de crainte d'être vue par quelqu'un de connaissance ; ils étaient restés côte à côte, parallèles en quelque sorte, leur attention se portant en commun sur les mêmes objets. Or, ici, elle le retrouvait soudain, de pleine face, avec toute l'intensité de sa présence. En l'observant à la dérobée, elle fut aussitôt reprise par le charme qui émanait de lui, cette légèreté d'un être pas entièrement accompli, cette délicatesse de poulain nouveau-né qui dresse les oreilles à l'écoute du vent... Cependant, elle ne voulut pas le gêner, qu'il se sentît indiscretement examiné, et, non sans mal, elle détourna les yeux.

Mais son regard tomba sur le canapé, et il lui revint d'un coup ce qui avait eu lieu dans cette pièce, le matin même... En fait – pour le dire simplement –, elle lui avait donné un peu de plaisir afin de le distraire de sa peine. Et cela avait produit son effet : pendant tout le temps de la promenade, il n'avait plus semblé attristé, il avait écouté ses explications sur le Temple de Diane, et il s'était même montré curieux, posant des questions, amusé de découvrir la divinité éponyme de son hôtesse... Néanmoins, cela resterait aussi sa première expérience avec une femme. Elle n'aurait pas voulu que le souvenir qu'il en garderait se résumât à un baiser, quelques caresses, une petite friction... Et puis, surtout, lui faisait horreur d'imaginer qu'une autre aurait le privilège de l'accomplir tout à fait. À l'idée qu'une femme, un jour, entreprendrait de le séduire, de le défaire, de le posséder, elle se sentait exaspérée, prise de colère contre cette inconnue...

Comme il restait, pensif, statufié devant son bol vide, elle lui sourit doucement.

– Alors... c'était bon ?

Il la regarda un instant, puis, sorti de sa rêverie, il s'empressa de dire :

– Oh ! oui... Merci !

– Dans ce cas, fais-moi un bisou.

Après une hésitation, et comme elle ne bougeait pas, ce fut lui qui se leva et vint à elle. Le hasard fit que les lèvres finement assombries de chocolat rencontrèrent les siennes... Et, comme si ses bras avaient une vie autonome, ils se refermèrent sur le corps angélique, ils

l'enserrèrent, ils le retinrent tendrement. Le baiser sucré se transforma rapidement, il devint plus appuyé, plus vif.

Elle lui murmura :

– Viens... Viens me faire un câlin.

Il se laissa faire quand elle l'attira sur ses genoux. Elle le mit en travers de ses jambes et, spontanément, il se cala dans le creux de son bras droit, appuyant la tête sur son épaule. Les cheveux blonds lui caressaient le menton, elle lui déposait de petits baisers sur le front, sur la tempe, et, tout en le retenant contre elle d'une main sur la hanche, de la droite elle vagabondait sur son dos, descendait sur ses reins, remontait sur ses épaules. Elle s'empara de la nuque, nerveuse comme la branche d'un bouleau, à laquelle, aimantée, elle revenait sans cesse, et elle s'imprégna de la matière fluide des cheveux, si légère, où elle s'enfonçait avec un plaisir indicible.

Était-ce de cajoler ce jeune garçon ? Elle se souvint du temps où elle était lycéenne, elle repensa à l'époque où Marianne était sa camarade de classe, elle se rappela son désir pour elle, sa frustration de leur relation restée platonique, et lui revinrent en bloc ses regrets de n'avoir jamais osé se déclarer. Une sorte de fièvre lui échauffa la tête. Elle n'allait pas reproduire cela aujourd'hui ; certainement pas. Ils n'étaient pas dans une classe sous les regards de trente paires d'yeux, ils étaient seuls dans un appartement où personne ne viendrait ; et elle n'était plus une adolescente timide, mais une adulte qui avait su construire sa vie à son idée. Elle avait déjà connu de nombreuses relations, dont plusieurs avaient été très heureuses – celle avec Sheema en étant l'apogée –, et elle était donc capable d'en avoir une autre, aussi inconvenante et licencieuse fût-elle.

Sa main passa par-dessus la tête du jeune garçon, elle la renversa en l'ébouriffant tendrement, et elle le regarda dans les yeux.

– Donne-moi un vrai baiser...

Il la dévisagea interrogativement ; un léger voile lui rosit les joues. Elle se pencha sur lui, lui enveloppa les épaules de son bras droit, et elle l'embrassa doucement sur les lèvres, amoureusement. Mais l'instant d'après, elle lui avait ouvert la bouche et leurs deux langues s'échangeaient dans un ballet vif et agile. En sentant le petit organe souple qui se dardait et se repliait, qui s'échappait puis s'enroulait sur le sien, elle frissonna profondément.

Tout en continuant de l'embrasser, elle saisit le zip de sa polaire et l'abaissa. Elle s'empara du mince poignet et le conduisit sur sa poitrine, dans l'ouverture, où elle pressa les doigts inertes contre son chemisier. Après plusieurs hésitations, ils s'animèrent et, timidement, ils se risquèrent à quelques palpations. Elle devinait qu'il devait être taraudé entre le désir de la toucher et une sorte de honte, obscurément liée à tous les interdits que la société avait déjà ancrés en lui.

Elle interrompit le baiser pour s'écarter. Elle déboutonna le haut de son chemisier, puis défit son soutien-gorge rouge sombre qui s'agrafait par-devant. Il regardait fixement la chair du sein qui se dévoilait, et, cette fois, il avait piqué un véritable fard ; la découverte devait être énorme et combattait les efforts de sa censure. Elle le laissa profiter un moment, avant de lui demander :

– Tu les caresses ?

Elle ne voulait pas le guider ; elle voulait qu'il trouvât seul son chemin. Il se décida, et la main incertaine erra sur son sein comme l'aile d'un oiseau qui n'osait pas se poser. Dans la pénombre du jour déclinant, elle observait les jolis doigts sur elle, les ongles de petit garçon coupés court, les phalanges séparées par les fines fronces linéales, et elle jubilait en épiant comment ils hésitaient encore, s'approchaient, passaient sous son aréole sans se risquer dessus, se réfugiaient sur le bord.

– N'aie pas peur...

Il s'essaya, enfin, à une première vraie palpation de son sein, il referma la main dans sa chair, et elle gémit de plaisir. La façon qu'il avait de la prendre était plus raide, plus brusque que celle d'une femme, mais tout de même beaucoup plus délicate, plus attentionnée, que la manière des rares hommes qu'elle avait laissés venir jusque-là.

– Touche-moi les bouts...

Quand il se décida à s'emparer de sa pointe tendue, qu'il y referma le pouce et l'index, quand elle sentit le premier roulement sur son téton à vif, elle renversa la tête et ouvrit grand la bouche, comme pour en appeler aux dieux, les rendre témoins de sa félicité.

– Embrasse-les...

Elle le prit doucement par la nuque et, cette fois, l'attira sur elle, elle l'accompagna. Il se laissa faire, mais il resta figé, le nez dans son giron. Elle eut toutefois l'impression qu'il enfonçait son visage à sa rencontre, comme à la recherche de son parfum – à moins que ce ne fût simplement sa respiration qui était devenue plus rapide. Enfin il se résolut, et elle tressaillit de plaisir en sentant cette jolie bouche – celle-là même qui venait de prendre des tartines de confitures –, déposer de petits baisers pudiques sur les flancs de son sein, de gauche et de droite, comme s'il les picorait. Elle posa les mains sur sa tête, s'enfonça dans ses cheveux libres, les parcourut en les retournant affectueusement. La sensation était vive, et elle lui venait autant des paumes que des seins, mais surtout de l'idée de se faire embrasser par cet enfant. Cela l'amollissait, la rendait plus tendre, augmentait sa sensibilité aux vagues internes qui montaient en elle.

– Tête-moi, mon chéri.

Elle sentit les petites lèvres se refermer sur son téton et, à l'instant, un violent frisson lui descendit jusqu'au bout des orteils qui

se recroquevillèrent comme des crevettes... Il se montra plus doué pour la succion que pour les baisers, et elle en fut affaiblie. Tout son corps se creusait, sa poitrine lui cuisait, son ventre se liquéfiait, au point qu'elle dut serrer les cuisses de crainte que son eau ne débordât.

Elle l'écarta d'elle, le regarda. Le jeune garçon était brûlant, comme s'il avait la fièvre. Elle lui caressa la joue, descendit dans son cou, s'enfonça dans l'échancrure de la chemise. Elle en défit le premier bouton, puis, lentement, tous les autres en suivant. Cette incision révéla le tee-shirt blanc, un vrai sous-vêtement de petit garçon, qui lui rappela les « Petits Bateaux » de son enfance... Elle avança la main et repoussa la chemise sur son épaule, laquelle elle prit et fit rouler en l'enveloppant dans sa paume. Malgré son trouble, il la regardait avec une sorte de sérieux, de concentration ; elle sentait qu'il écoutait attentivement comment elle s'emparait de lui.

Elle revint au cou, si tendre, si léger sous ses doigts, elle monta sur le menton, jusque sur les lèvres, et elle les lui entrouvrit, y faufilant le majeur, s'enfonçant dans cette humidité comme dans le temple d'une jeune fille, caressant la petite langue qui ne se rétractait guère. Puis elle retourna sur le torse, telle un vagabond ivre qui erre sans but sur une plage immaculée, elle descendit sur la poitrine, sur le plexus, plat et sensible comme une peau de tambour. Elle défit les derniers boutons de la chemise, l'écarta, et elle tira le tee-shirt hors du pantalon. Elle découvrit le ventre nu, si délicat, frissonnant, souple et chaud, comme une pâte qu'on vient de pétrir. Il se laissait faire, il ne bronchait pas, mais il frémissait, comme s'il avait froid.

Elle le frotta plus intensément, repoussant les fins muscles de l'abdomen et les faisant se rétracter sous sa pression, revint s'amuser avec le petit accroc du nombril, s'enfonça sous le tee-shirt, sur les flancs si minces qu'ils en paraissaient maigres. C'était une sorte de massage doux et pénétrant qu'elle lui donnait, comme à un noyé qu'on veut ranimer en lui transférant sa propre énergie. Puis elle effleura le pantalon, le long de la taille, la suivant d'un bord à l'autre, lentement, comme pour en explorer la limite, et elle y passait le bout de ses doigts dessous, frôlant de la pointe des ongles l'élastique du boxer qu'elle reconnaissait, tout proche.

Elle n'en pouvait plus ; il fallait qu'elle allât jusqu'au bout. Elle le prit par le coude, lui fit comprendre de se lever.

– Viens...

Elle lui sourit. Elle haussa les mains qu'elle lui posa sur les épaules, et elle l'enveloppa d'une caresse le long des bras, au travers de la chemise fraîche. Debout devant elle, il tremblait un peu sous ses doigts, envahi par une émotion très forte, et il ne lui rendit pas son sourire ; en fait, il semblait à présent moins gêné que raidi, concentré sur ce qui devait s'ensuivre.

Elle eut une seconde d'hésitation : le petit ceinturon en cuir clair la bouleversait. Ils étaient seuls dans cette pièce, ils n'étaient que tous les deux, et personne ne pouvait plus l'empêcher d'accomplir son forfait : elle allait dévirginiser ce garçon, le fils de son amie, un enfant trop jeune, elle le savait, mais elle était passée au-delà de ces conventions morales ou psychologiques. Le désir qu'elle en avait était à présent bien trop puissant pour que seulement elle pensât à lutter contre lui ; elle en était possédée, enivrée. Qu'il s'agît de pédophilie, de pédérastie, d'hébéphilie – quelque nom qu'on voudrait lui donner –, en réalité c'était d'un amour fou qu'elle était atteinte.

Résolument, elle l'attrapa la ceinture et, tremblant légèrement, elle la déboucla. Devant le bouton nickelé qu'elle venait de découvrir, elle eut un dernier scrupule, elle douta une dernière fois, envahie de honte et d'appréhension, redoutant les conséquences de son geste, mais... elle le défit.

Il avait baissé les paupières ; il semblait de nouveau très mal à l'aise. Se sentait-il troublé d'être déshabillé comme un petit enfant ? Cela ne devait plus lui être arrivé depuis des années. À deux mains, elle attrapa le jean, le déboutonna jusqu'au bout et, l'écartant, elle dévoila le boxer rouge sombre. Elle s'amusa de s'apercevoir que leurs sous-vêtements étaient presque de la même couleur... Il était soulevé au centre de la façon la plus simple et la plus émouvante, et cette arête renflée comme une datte qui le déformait était un merveilleux accueil, un « merci », tout à la fois un hommage et une invite. Elle ne savait pas vraiment pourquoi ces formes si élémentaires la troublaient à ce point, mais, quand elle y posa doucement les mains, elle eut soudain des larmes au bord des paupières. Elle pensait ne jamais avoir ressenti une émotion aussi complexe, aussi tordue, où la plus grande tendresse se mêlait inextricablement à une sensualité particulièrement perverse.

Se courbant vers lui, elle s'aventura, d'une bouche timide, à lui embrasser cette dureté au travers du tissu. Elle fut surprise de le sentir réagir si vivement : il fut entre ses mains parcouru d'un tremblement, elle entendit son haleine interrompue d'une brève inspiration. Elle lui déposa ensuite des petits baisers partout, sur la pointe, au centre du joli renflement, à sa base, comme sur une vivante carte du Tendre. Et le mince animal bougeait sous le contact de ses lèvres, tressaillait, se soulevait encore.

Elle dégagea légèrement le pantalon, le passa sous les hanches, et le boxer s'exposa en entier, laissant apparaître le haut des cuisses nues, si lisses, si belles qu'elles en paraissaient vulnérables. Elle saisit délicatement la ceinture élastique, la souleva et la retourna comme on découvre le ciboire où l'on va prendre les hosties consacrées, puis elle la rabattit en haut des cuisses, en prenant soin de la laisser tendue sous le petit gousset durci qu'elle frôlait. La vision de cette aiguille dressée,

de cette mince hampe, au bout recouvert d'une peau si fine, si fragile, était une invite ensorcelante, hallucinante. Elle s'y pencha modestement, ses mains se glissant par-dessous pour envelopper les fruits, ronds et serrés, et ses lèvres vinrent tendrement téter la pointe effilée qui ne se dévoilait pas. Elle fut surprise de sa rigidité – malgré sa douceur satinée, elle était dure comme du bois passé au feu –, mais plus encore de l'intensité du plaisir que le petit ange manifestait, traversé par des spasmes si émouvants et si vifs qu'ils paraissaient douloureux.

Elle se redressa, lui jeta un coup d'œil : par toute l'expression anxieuse de son visage, il demandait une suite et, sans doute même, une fin ; mais elle n'avait aucune envie de conclusion, tout au contraire. Sans le lâcher des yeux, très doucement, elle lui glissa la main entre les cuisses, par-dessus le caleçon tendu, et elle s'avança. Puis son index passa... Le chaton ferma les paupières, s'abandonna, vacilla... Il était parcouru par un bref sursaut chaque fois qu'elle allait et revenait, le frôlant le long de sa fente intime, sans jamais s'y enfoncer. De temps en temps, elle le reprenait par-devant entre ses lèvres, le pressait de quelques mouvements irréguliers, le sollicitait de la langue, puis, sans jamais lui permettre de finir, elle le laissait et retournait l'effleurer. Elle adorait ce délicieux tourment qu'elle lui infligeait, et qui n'avait d'égal que son plaisir à le maintenir au-dessus de son achèvement, à le faire glisser d'une vague à l'autre, l'écartelant entre l'envie de poursuivre et celle d'aboutir.

Mais elle ne pouvait non plus continuer ce petit jeu éternellement, elle l'aurait rendu fou.

– Viens.

Puis elle ajouta :

– Je vais te donner la vie.

Elle lui prit la main, se leva, et en reculant elle traversa le salon jusqu'à s'asseoir sur le divan, tout en le gardant debout devant elle. Elle murmura :

– Enlève tes chaussures...

Embarrassé par le pantalon entortillé sur ses genoux, il les fit sauter avec la pointe du pied, sans même les délayer.

Elle s'allongea sur le dos. Elle tira le zip de son pantalon et, glissant les doigts dessous le long des hanches, elle le retourna. Quand elle dévoila son slip rouge, ce fut trop fort, il détourna les yeux. La chaleur qui avait envahi son visage atteignit son cou. Elle fut reprise d'une hésitation. Allait-elle lui imposer cela aussi, tout de suite ? Mais elle ne s'arrêterait pas en chemin. Elle descendit lentement le slip jusque sous ses fesses. Elle se rendit compte, cependant, que sa vulve était proche de déborder. Elle ne voulut pas soumettre Camille à un spectacle qui pouvait l'impressionner – et puis, même si son sexe était entièrement épilé, elle se doutait qu'il n'y avait pour un jeune garçon

rien de plus étrange qu'un ventre fendu, sans saillie. Pour l'en distraire, elle lui tendit la main :

– Viens...

Il posa gauchement un genou sur le bord du canapé ; il ne savait que faire de lui.

– Viens sur moi...

Elle le prit par les épaules, le conduisit à elle ; il se coucha, le ventre contre le sien, son torse lui recouvrant la poitrine, et elle reconnut tout de suite le petit ardillon qui la frôlait, la pointait, se faufilait le long de ses cuisses. Elle l'enlaça tendrement ; elle l'étreignit. De le sentir allongé sur elle, dans un même désordre des vêtements, une même demi-nudité, dans un même abandon de l'un à l'autre, elle ressentit un apaisement profond, une satisfaction aussi intense que si elle avait tenu un bébé contre elle.

Elle prit le temps de profiter de lui, de le serrer affectueusement contre elle, comme un gosse qu'on console, qu'on rassure. Elle lui caressait doucement la nuque d'une main, s'enfonçant tendrement dans l'enchevêtrement des mèches fuyantes, et de l'autre elle lui parcourait le dos, elle froissait la chemise, le tee-shirt, elle y faisait couler les doigts pour l'épouser, pour prendre pleinement contact avec lui. Elle découvrait tout un nouvel univers, celui de ses reins, fins et nerveux, finement creusés, cette longue ligne qui partait de la nuque et descendait vers la saillie tellement émouvante des fesses. La joie qu'elle avait à tenir cet enfant sur elle était immense.

Puis, enfin, sans cesser de tourner sa griffe sur la tête qu'elle ébouriffait, elle osa allonger le bras, et elle s'empara du petit derrière nu. Elle le caressa longuement, doucement, elle le palpa avec tendresse, elle en fit la découverte. Elle ne savait pas si les femmes faisaient souvent cela à leurs amants, mais, pour elle, les fesses étaient un lieu où sa main se plaisait et dont elle ne se défaisait pas facilement ; et celles-ci étaient absolument délicieuses. Elle les tritura un peu plus résolument, les serra, y incrusta les doigts. Elles étaient simultanément fermes et tendres – en fait, comme son petit ergot, à la fois dures et souples.

Il se laissait faire, elle le sentait palpiter sur elle, le visage niché dans son cou, les épaules étroites reposant sur sa poitrine, le ventre en creux épousant le sien. Elle pensa qu'elle aurait dû lui mettre un préservatif : encore qu'il ne fût pas en mesure de la rendre enceinte, sans doute cela eût-il été plus prudent pour lui ; mais il était trop tard pour s'en préoccuper.

Elle ne voulut pas le faire souffrir en différant plus longtemps. Elle glissa la main entre leurs ventres joints, au milieu de la chiffonnade de leurs vêtements défaits, et elle attrapa la fine excroissance, tendue comme un diapason. Elle ouvrit les jambes et, tout doucement,

elle le conduisit en elle, entre ses cuisses, au centre de son corps. Elle sentit la jeune pousse s'avancer, se loger au cœur de sa chair, la peau délicate se tirer en arrière, se rouler, et libérer le bourgeon qui fut accueilli par une eau abondante. Elle l'avait décalotté avec ses petites lèvres ! À cette idée, qu'elle trouvait extrêmement excitante – elle ne savait pourquoi –, des éclats de lumière lui parcoururent l'esprit.

Elle ne le laissa pénétrer en elle que graduellement, et elle adora cette progression contenue. Elle ferma les yeux, resserra doucement son périnée, et décupla ainsi son plaisir à ressentir cet avancement, centimètre par centimètre, le détail de ce parcours. L'aiguillon du jeune garçon n'était pas très long, ni bien gros, et elle s'étonnait cependant de pouvoir en sentir parfaitement le mouvement à l'intérieur d'elle, comment il sursautait, comment il se soulevait en se frottant sur l'envers de son pubis. En voyant les vagues qui l'agitaient et le faisaient onduler de la nuque jusqu'aux talons, elle imaginait toutes les sensations nouvelles qu'il découvrait, et auxquelles évidemment il ne s'attendait pas : l'humidité brûlante qui l'accueillait, les pressions contre son appendice, la facilité avec laquelle le fourreau où il était entré s'adaptait et l'enrobait.

Enfin, il fut en elle, jusqu'à la garde. Un rai de plaisir la traversa à l'instant où la petite flèche s'immobilisa, tout au bout, au cœur de son intimité. Les pelotes rétractées appuyaient contre ses lèvres ouvertes, et elles paraissaient fraîches par comparaison. Cette impression de l'avoir avalé en totalité la remplit d'un bonheur indicible ; elle tremblait, parcourue par des sensations de froid alternées avec des bouffées de chaleur.

Timidement d'abord, il se mit en mouvement, se soulevant, arquant les reins, et assez vite l'assurance lui vint, ses impulsions devinrent plus rapides, plus vives. Émerveillée d'assister pour la première fois à la manifestation de cet instinct que la Nature avait placé dans les gènes du jeune garçon, sans qu'il eût besoin d'aucun apprentissage, à la façon d'un petit chat qui sait téter dès sa naissance, elle referma les bras autour de son torse, pour mieux le sentir, pour mieux le posséder, le faire entièrement sien. Dans le bonheur de ce contact parachevé, la boule de plaisir grossit et s'étendit depuis son sexe vers l'ensemble de son corps, jusqu'au sommet du crâne ; elle avait l'impression que son eau intime lui envahissait le cerveau. Un léger bruit mouillé accompagnait ce mouvement alternatif, elle eut peur un moment qu'il ne lui parût trop obscène, mais elle n'y pouvait rien, il allait devoir l'accepter comme l'un des chants de l'amour. Elle, en tout cas, profitait au contraire de ce faible clapotis, doux et rythmé, qui montait et devenait de plus en plus rapide, et qu'elle trouvait tellement excitant.

La course ne fut pas très longue, le jeune serpent qui lui ondulait sur le ventre soudain se redressa, pris d'une crampe qui le raidit tout

entier. Son corps vibra tandis qu'il gardait la bouche ouverte dans un cri muet, il fut parcouru de plusieurs soubresauts, comme s'il allait mourir, puis il retomba sur elle, pantelant, à bout de souffle. Son orgasme sec ne paraissait certainement pas moins vif qu'une jouissance féconde.

Elle resta longtemps immobile à le tenir dans ses bras, à le choyer, comme un petit animal domestique qu'on veut calmer, rassurer. Elle n'avait pas joui elle-même, mais le bonheur qu'elle avait ressenti valait cent orgasmes. Elle le sentait maintenant sur elle, totalement abandonné, épuisé, sans plus de tensions, libre. Elle lui caressait doucement les cheveux, elle lui avait rabattu la chemise et le tee-shirt sur le dos pour qu'il n'eût pas froid, et elle laissait sa main parcourir son corps au hasard, légèrement, comme une vague lèche un naufragé rejeté sur une grève ensoleillée, s'enivrant de cette peau tiède et veloutée. Elle était si bien.

*

La nuit était tombée. Diane finissait de se maquiller dans la salle de bains. Après avoir entouré ses yeux de leur habituel listel d'ombre, elle parachevait le dessin de ses lèvres avec le bâton de rouge, celui de cet intense ambre carminé qu'elle réservait aux grands jours. Elle avait choisi une courte jupe en cuir sombre et un chemisier satiné d'un pâle vert d'eau, assorti à son améthyste, dont elle avait laissé le col négligemment entrouvert.

On sonna. Dans le couloir, elle croisa Camille qui sortait timidement de la chambre. Elle l'avait prévenu que son amie Sheema viendrait dîner avec eux ce soir-là, et elle s'amusa de voir que le jeune garçon lui aussi s'était changé. Après avoir pris une douche, il avait remis son pull écru, son pantalon de velours gris, ses chaussures noires.

Quand elle ouvrit la porte, elle découvrit que Sheema, également avertie de la présence de son jeune invité, s'était mise sur son trente-et-un elle aussi. Elle l'embrassa un peu rapidement, en s'arrangeant pour que le jeune garçon ne vît pas leurs lèvres se rencontrer... Puis elle fit les présentations.

– Sheema, voici Camille, le fils de mon amie Marianne. Il est avec moi pour quelques jours car... nous avons malheureusement appris aujourd'hui que... enfin, qu'il avait perdu sa grand-mère... Et Camille, je te présente Sheema, mon amie très chère, qui est née au Cambodge...

Sheema embrassa le jeune garçon sur les deux joues.

– Bonjour, Camille.

– Bonjour...

– ... Je suis désolée pour ta grand-mère...

Elle lui fit un petit sourire de consolation. Il baissa les yeux et hochait vaguement la tête. Mais ensuite elle ajouta plus sèchement, sur un ton fataliste :

– Malheureusement, la vie, c'est comme ça.

Elle s'écarta en déboutonnant son manteau. De nouveau, elle lui souriait, comme si de rien n'était.

– Mais, dis-moi, « Camille » ? Tu es bien un garçon, n'est-ce pas ?

Après un instant de surprise, Diane intervint :

– Oui, bien sûr !... Quelle question !

Elle affecta de rire comme s'il s'agissait à l'évidence d'une plaisanterie, les adolescents en général n'aimant pas du tout être pris pour des filles. Sheema insista :

– C'est pas très *boyish*, comme prénom, si ?... Je sais qu'il y a Camille Desmoulins, le Montagnard... Camille Saint-Saëns, le compositeur...

Diane enchaîna :

– Camille Pissarro, l'impressionniste...

– Oui... Mais aujourd'hui, « Camille », ça fait plutôt fille, je trouve.

Diane pensa qu'il fallait arrêter cette conversation mal engagée.

– Tu me donnes ton manteau ?

Elle observa du coin de l'œil son pensionnaire qui lui-même examinait leur invitée tandis qu'elle se défaisait. Il trahit son émotion quand il découvrit la robe fourreau gris clair qui moulait les épaules et la poitrine de la jeune Asiatique, qui lui enveloppait la taille avec quelques plis accentuant encore sa finesse, et qui s'ouvrait en diagonale sur des jambes élancées. Des bottes noires, longues comme des stylets, lacées jusque sous le genou, étaient poursuivies par des collants gris sombre, ce qui donnait l'illusion qu'elle portait des cuisardes. Elle se demanda ce qu'il pouvait penser de cette Cambodgienne aux cheveux mi-longs, d'un noir brillant, à la voix un peu grave, qui parlait français comme une native, avec un léger accent du Midi plutôt inattendu. Quand elle mettait des talons hauts, elles avaient toutes deux la même taille, cependant Sheema, plus jeune de quelques années, était aussi plus petite et plus fine qu'elle.

Ils s'assirent autour du plateau de l'apéritif, Sheema et Camille côte à côte sur le canapé, Diane dans un fauteuil en face d'eux. Sheema croisa les jambes, mettant en avant sa longue cuisse hors de sa robe fendue, et elle ne se gêna pas pour détailler le jeune garçon. Camille gardait le regard à l'écart, et il se frotta machinalement l'aile du nez, trahissant son embarras.

– Alors Diane, tu as enfin retrouvé ton frère ?... Ma parole, ce petit Apollon est tout à fait craquant !

Diane sentit monter en elle une légère bouffée de chaleur. Outre que le dernier adjectif était pour le moins ambigu, elle n'était pas certaine que son hôte se rappellerait les explications sur l'origine mythologique de son prénom, qu'elle lui avait données lors de leur promenade.

Sheema taquina le jeune garçon d'une caresse du dos de l'index sur la joue pour attirer son attention.

– Elle est pas mal, ta « sœur », non ? T'as vu comme elle est belle ? « La Divine », on l'appelle...

Camille, qui ne savait que répondre, gardait le regard dans le vague.

– Oui, je plaisante, et tu es triste... Tu as perdu ta grand-mère... Mais tu as encore tes parents, n'est-ce pas ?

Camille hocha la tête, un peu surpris par cette question directe ; la voix était affectueuse, mais ne marquait pas plus de compassion que cela.

– Tu peux t'estimer heureux.

Diane soupira et se mit en devoir d'expliquer :

– Les parents de Sheema sont morts quand elle avait six ans. Elle a vécu jusqu'à sa majorité dans une famille d'accueil, à Toulon.

Sheema poursuivit :

– Les Khmers rouges les ont traqués parce qu'ils faisaient partie de l'« élite »... c'est-à-dire qu'ils parlaient des langues étrangères et portaient des lunettes ! Ils ont été envoyés en rééducation dans une campagne. Ils n'en sont jamais revenus.

Camille la dévisagea avec un air de sincère commisération. Diane toussota.

– Bon, mais pour Camille, il vient d'apprendre cette nouvelle aujourd'hui même...

– Et alors ? On éteint les incendies en allumant le feu.

Et, se penchant sur le jeune garçon comme si elle cherchait à lui retirer un cheveu sur le devant du pull, elle enfonça dans la laine écrue ses ongles vernis d'un rose nacré, et elle lui pinça la poitrine assez méchamment. Il poussa un cri de surprise.

Diane s'écria, indignée :

– Sheema !

– Pour oublier un chagrin, le mieux, c'est une autre douleur.

Très gênée, Diane essaya de minimiser :

– Ne fais pas attention, Camille, elle est insupportable : elle se croit tout permis, elle taquine tout le monde.

Sheema prit le menton du jeune garçon entre le pouce et l'index pour lui redresser la tête, et elle lui sourit en le regardant dans le fond des yeux.

– Tu veux, pendant que Diane te retiendra dans ses griffes, que je t'arrache tes vêtements et que je te fouette, tout nu, jusqu'au sang ?...

Camille parut interloqué ; il ne savait évidemment comment prendre cette proposition saugrenue, comment réagir. Sheema lui refit une petite caresse sur la joue.

– Je suis certaine que tu vas déjà beaucoup mieux !...

Elle rit. Le visage de Camille avait effectivement pris des couleurs. Même s'il avait compris maintenant qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie, l'image que Sheema lui avait mise devant les yeux n'avait pu que l'impressionner...

Diane remplit les verres pour faire diversion. Elle avait autant désiré que redouté la confrontation de ces deux-là. Elle versa du jus de pamplemousse pour Camille, et du banyuls pour elles deux. Ils trinquèrent.

Pour éviter que son amie ne refît des siennes, elle amena la conversation sur un sujet plus anodin. Elle raconta que pour le dimanche, le lendemain, elle prévoyait d'emmener Camille à l'« Espace du Cheminot », près du boulevard Talabot.

– Il paraît qu'il y a huit salles qui présentent plus de 2 500 pièces de collection : locomotives, wagons, maquettes, documents, tout le matériel d'époque. Et d'anciens employés viennent témoigner de leur passion. En général, les enfants adorent !

Sheema sourit avec indulgence :

– Je vois que le programme est bien organisé. Tu ne recules devant rien pour le consoler, ton écolier...

– Ben... j'essaie de lui changer les idées...

– C'est bien... Mais tu sais, l'autre moyen de lui changer les idées, c'est... de lui en donner d'autres...

Au ton suggestif de Sheema, au petit rire dont elle ponctua sa phrase, Diane se sentit rougir. Elle eut soudain l'impression que, par elle ne savait quel artifice, son amie avait déjà deviné à quoi elle s'était livrée avec son hôte durant l'après-midi !

– ... En tout cas, moi à ta place, je sais comment je m'y prendrais.

Et Sheema posa la main sur celle du jeune garçon, qu'elle caressa familièrement. Diane tiqua : elle trouva ce geste un peu cavalier pour une première rencontre... Mais Sheema ne semblait pas embarrassée, elle jouait sans vergogne avec les doigts abandonnés sur le canapé – sans qu'ils parussent se dérober cependant. Elle monta même sur le poignet, allant jusqu'à faufler indiscrètement le bout du majeur sous l'extrémité élastique de la manche écrue. Diane retint son souffle : elle

avait cru voir un petit pénis se glisser dans l'étroit passage !... Elle avait soudain l'impression que Sheema s'emparait de son pensionnaire, qu'elle lui prenait son jeune amant – elle pouvait bien l'appeler ainsi à présent. Si elle avait pu imaginer, ou peut-être même souhaiter, quelque chose de cet ordre, elle n'aurait jamais cru que ce fût si vite.

Les yeux rivés sur cette main, Diane suivit comment elle remontait en palpant doucement l'avant-bras, jouait avec le coude, net comme un angle, tâtait le biceps, si fin dans la manche, et s'enroulait autour de l'épaule qui ne se défendait pas. Puis, assez impudiquement, Sheema lui prit le cou au travers du col roulé. Le garçon, qui n'avait pas bronché jusque-là, eut toutefois un petit recul machinal de la tête. Cela ne l'interrompit pas, elle vint sur le menton, caressa affectueusement la joue, et remonta sur la tempe où elle repoussa une mèche de cheveux derrière l'oreille. Diane avait la bouche sèche. Elle se rendit compte que c'était exactement le premier geste qu'elle avait voulu faire et s'était interdit la veille, dans la cuisine ; elle fut jalouse de la liberté de son amie.

– C'est qu'il est tout à fait joli, tu sais ? J'ai bien envie de le grignoter – pour l'apéro !

Elle rit. Diane était contrariée qu'elle parlât de Camille à la troisième personne. Elle s'était demandé comment Sheema réagirait, si elle serait sensible au charme du jeune garçon comme elle l'avait été elle-même, et elle découvrait que son amie manifestement avait la même inclination pour ce faune léger et gracieux.

Sheema lui passa le bout de son ongle verni sur la bouche.

– Il a de très jolies lèvres...

Camille, figé, ne bougeait pas plus qu'une statue ; on voyait qu'il avait du mal avec les provocations de la jeune femme. Mais celle-ci n'en avait cure, fallait-il croire, car elle se pencha vers lui et, sans plus de préliminaires, de ses lèvres bien en chair qui luisaient d'une fine couche de *gloss*, elle lui déposa délicatement un baiser sur la bouche. Hallucinée, Diane sentit son cœur s'arrêter. Elle vit Camille tressaillir, mais elle vit aussi qu'il ne se reculait pas, et que, au contraire, ses paupières s'abaissaient ; elle sut qu'il acceptait le baiser. Sheema en déposa un autre, puis un autre encore, et encore un autre, on aurait dit une volée de papillons qui venaient se presser sur les lèvres du jeune garçon... Diane était sur des charbons.

Sheema s'écarta. Elle le contempla affectueusement.

– Alors, Camille, ça te plaît de te faire embrasser par les filles ?

Elle lui caressa la tempe en lui repoussant les cheveux.

– Ma foi, pour moi je découvre que j'aime beaucoup les petits éplorés ! Ils sont à croquer...

Elle se pencha de nouveau sur lui, lui coula une main dans la nuque, et une pointe carminée surgit de sa bouche. Elle l'avança vers

celle de l'enfant, elle en frôla tendrement le bord supérieur, longuement, allant même effleurer le délicat ourlet de la narine, puis elle descendit longer la lèvre de dessous d'une lente caresse humide, et s'arrêta sur la commissure dont elle titilla l'angle ultime. Elle retourna ensuite sur la bouche y laisser un baiser, à peine un contact, tout juste un souffle provocant. Enfin, elle se remit à lui frôler les lèvres, se faufilant d'une extrémité à l'autre, en les rasant comme font les martinets dans un jardin le soir.

Diane était électrisée ; l'émotion l'avait vidée de son sang. Mais, dans la main ferme qui le retenait, si Camille frissonnait de la tête aux pieds, comme un oisillon pris dans un collet, il ne renâclait pas, il ne se défendait pas, il semblait entièrement concentré sur ses sensations.

Sheema s'écarta lentement, et elle murmura :

– Ouvre la bouche, Camille, laisse-toi aller, mon chéri...

Elle revint s'insinuer entre les petites lèvres fragiles, qui cette fois acceptèrent de se défaire, et elle se coula dans cette intimité. Inclinant la tête, elle lui donna un vrai baiser profond, à pleine bouche, à pleine langue, tournant et retournant sur lui pour mieux l'épouser. Hallucinée, Diane vit comment elle lui lâchait la nuque pour descendre dans son dos, comment de l'autre main elle lui caressait maintenant le torse, s'emparait de son flanc, remontait jusque sous l'aisselle en chiffonnant le pull, se cramponnait à son épaule comme si elle avait voulu se l'approprier. La jalousie lui tordait le ventre, augmentée du constat que Camille se laissait faire avec une étonnante facilité. Cela signifiait qu'il aimait ça ?... Évidemment !

Sheema s'écarta brusquement.

– Viens, mon chéri. J'ai envie de toi.

Et, lui attrapant le pull par le bas, elle le lui tira tout de go, faisant soudain apparaître le torse étroit pris dans le blanc du tee-shirt. Diane n'y tint plus ; elle ne pouvait pas laisser faire cela sans en être. Elle quitta son fauteuil d'un coup, prise d'une urgence, et elle saisit Camille par le bras pour lui faire comprendre de se lever. Il ne protesta pas ; il semblait confondu par ce qui lui arrivait. Quand il fut debout devant elle, les yeux baissés, encore étourdi par le baiser, elle acheva de lui retirer son pull. Il en ressortit ébouriffé.

Elle croisa le regard de son amie. Elle se rendit compte de combien ses yeux brillaient ; elle avait compris qu'en fait elle était très excitée à la perspective de s'emparer de Camille. Elle savait qu'elles allaient commettre de nouveau l'irréparable, mais c'était bien trop fort pour qu'elle pensât seulement à y renoncer, à interrompre maintenant ce qui venait d'être engagé.

Sheema reprit le garçon par les hanches, le ramena devant elle, et attrapa la fine ceinture de cuir noir qu'elle déboucla. Avec des doigts

rapides, elle défit le bouton du pantalon de velours gris, en abaissa la fermeture Éclair, et l'écarta, dévoilant un boxer anthracite.

– Qu'est-ce que c'est joli, ces petites culottes de garçon moulantes !

Diane avait posé les mains sur le haut du dos de Camille, et elle le caressait lentement, comme pour l'encourager. Par-dessus son épaule, elle suivait comment Sheema lui avait remonté le bas du tee-shirt et lui passait la main sur le ventre, à peine creusé par l'appréhension, marqué au centre du minuscule nombril.

– Et qu'est-ce qu'il est doux ! Il a une peau de fille !

Elle descendit dans le pantalon ouvert et vint sur le devant du caleçon, où une raideur était montée. Diane sentit sous ses mains le garçon frissonner. Sheema rit légèrement :

– Il a d'excellents réflexes, en tout cas !

Elle lui caressa la hanche.

– Tourne-toi un peu...

Diane, la bouche sèche, toute dans l'attente de ce qui allait se passer, redoutant que son petit pensionnaire soudain n'opposât une rebuffade, le guida doucement pour le faire pivoter et qu'il présentât le dos à son amie. Sheema délicatement abaissa le pantalon devant les fesses. Elle les caressa avec un sérieux tout à coup retrouvé.

– Qu'il les a belles ! Et comme ses cuisses sont fines. C'est incroyable. Je suis jalouse...

Diane tenait Camille serré contre elle et, tout en lui caressant tendrement la nuque, attentive à la moindre de ses réactions, goûtant chacun de ses frissons, elle observait le doigt de Sheema qui suivait lentement en travers de la cuisse le mince ourlet du caleçon, parfois fauflant un ongle dessous, parfois revenant profiter du velouté de la peau nue.

Les mains sur les hanches du jeune garçon, Sheema le ramena face à elle, et Diane desserra les bras avant de le reprendre, dos contre sa poitrine. Puis, nonchalamment, Sheema fit coulisser le petit boxer pour découvrir ce qu'il cachait. Elle prit le bâtonnet qui se dressa joliment vers elle, et y passa des doigts légers comme le vent.

Sous l'hommage, Camille ne put retenir un soupir. Diane, la gorge étranglée, le serra contre elle. Elle lui caressa le ventre, se glissa sous le tee-shirt, le remonta sur la poitrine. Sans y penser, elle trouva les tétons, s'y attarda, les pressa pour les dégager. Ces embryons étaient si mignons, si étranges, lilliputiens à côté des mamelons d'une femme ! Elle les tourna amoureuxment pour les faire saillir, se tendre, elle les choyait comme ceux d'une fille, et elle eut un grand plaisir à les sentir s'éveiller.

Sheema avança la langue et, du bout, vint rencontrer la vergette dressée devant elle, à la pointe délicatement recouverte d'une peau très fine. Elle l'entoura de ses lèvres, et elle la repoussa légèrement. Celle-ci opposa quelques difficultés encore, mais ne résista pas longtemps à son désir.

– Ah ! Mais on dirait que tu es fait... Est-ce que le souriceau aurait déjà vu le jour ?

Tout en le dévisageant, et comme pour accentuer sa question, elle passait le fil de ses ongles entre ses cuisses, sous ses petits renflements, durs et rétractés, déjà remontés. Évidemment, il ne répondait pas, envahi par des impressions tellement nouvelles, bousculé par des sensations beaucoup trop vives, incapable de chercher à comprendre ce qu'on lui demandait. S'amusant de son trouble, elle lui passa une main entre les jambes et lui frôla les fesses. Il tressaillit de nouveau. Diane se rendit compte qu'elle avait eu ce même geste.

Sheema emboucha alors l'appendice et l'avalait jusqu'à la racine, à se coller contre son ventre. Diane imagina le petit dard noyé dans la salive, la dépression de plus en plus marquée qu'il devait subir, et l'appréhension qu'il ne manquait pas d'avoir à se sentir tout entier avalé dans cette bouche humide, à en soutenir les aspirations saisissantes. Pour le rassurer, elle continuait de lui couler ses mains sur le torse, remontant du creux du ventre contracté vers la poitrine, chiffonnant le tee-shirt sous les aisselles, lui enveloppant les épaules comme pour lui faire un asile de ses mains – à moins que ce ne fût pour le dissuader de s'échapper. Elle murmura pour son amie :

– Ne lui fais pas mal...

Sheema ne répondit pas, refusant de lâcher sa proie, elle ne se reculait que pour mieux la reprendre, et les soupirs du jeune garçon furent si vifs qu'ils redevinrent presque douloureux. Pleine d'une compassion amoureuse, Diane lui renversa la tête en arrière et lui passa la main sur le front, comme à un enfant fiévreux, en lui rebroussant les cheveux. Elle l'embrassa sous l'oreille, dans le cou, lui mordilla la nuque. Si elle avait pu, elle l'aurait avalé tant elle l'aimait.

Quand Sheema se retira, elle prit soin de ramener le capuchon en place.

– Viens, mon chéri... À ton tour de me découvrir...

Elle se leva, lui tourna le dos en saisissant sa robe moulante par les hanches, et elle la remonta lentement, jusqu'à l'ôter complètement. Diane se demandait ce qu'en pensait Camille, qui voyait ce qu'elle voyait, qui assistait de même au spectacle de ce corps longiligne, assez androgyne, de ces fesses serrées et tenues dans le collant comme celles d'une danseuse. Sheema dégrafa son soutien-gorge noir, le retira et, d'un coup, elle se tourna, dévoilant une poitrine pas très grosse, mais bien galbée et ferme. Elle s'approcha en se prenant les seins dans

les mains, et elle les avança au point de les pousser dans le cou du jeune garçon – sur ses talons, elle avait à peine une douzaine de centimètres de plus que lui. Elle l'en enserra comme dans un cache-col et, de ses pointes relevées, elle l'aiguillonnait lubriquement, elle le caressait sous le menton, le forçant à redresser la tête.

– T'aurais pas envie d'en avoir un jour une jolie paire, comme moi ?

Elle rit en s'écartant, et Diane vit que Camille une fois encore avait rougi, confondu par ses provocations. Sheema lui déposa sur les lèvres un petit baiser, puis elle le prit par la main et l'emmena.

– Viens.

Elle se rassit sur le canapé.

– Viens, tête-moi, mon bébé, je t'en prie...

Diane saisit Camille par les épaules, elle lui ôta son tee-shirt, lui retira ses chaussures, lui dégagea le pantalon et le boxer des jambes, sans toutefois prendre le temps de lui retirer les chaussettes, et elle eut brièvement la sensation d'accomplir un geste maternel – comme Marianne avait dû l'avoir bien des fois en déshabillant son petit garçon. S'identifiait-elle à son amie ? Ajoutait-elle maintenant une dimension incestueuse à la dépravation dont elle avait déjà fait preuve ?... Elle déposa les vêtements sur un fauteuil et, quand elle se retourna, qu'elle le vit comme cela, entièrement nu, elle fut complètement bouleversée. Il lui apparaissait comme un dieu, un très jeune dieu, une de ces statues d'albâtre qui venaient des Grecs mais, au lieu d'être blanche, froide et figée, il était là, vivant, frémissant, avec sa peau où se mêlaient tant de nuances allant du rose au blond. Il lui parut évident qu'il était voué à l'amour.

Elle le guida pour l'agenouiller sur les coussins à côté de son amie. S'asseyant derrière lui, elle le courba vers la jeune femme qui s'était laissée aller confortablement dans le dossier. Sheema se prit les seins et, les rassemblant pour les faire saillir, elle attira ce visage d'ange sur elle.

– Suce-moi, mon chéri, j'ai trop envie...

Le jeune garçon hésitait. Diane l'encouragea d'une douce caresse sur la nuque, sur le haut du dos, et il finit par aller à la rencontre d'une des pointes tendues vers lui. Elle suivit avidement le spectacle de cette bouche si tendre, si délicate, si fraîche, qui s'entrouvrit timidement et se referma sur le téton qui avait fortement durci. Un instant plus tard, le garçon retrouva le réflexe de tétée qu'il avait eu, douze années plus tôt, et ce fut au tour de Sheema de gémir douloureusement. Diane croyait ressentir sur ses propres tétons le contact de ces jeunes lèvres refermées, leur chaleur, leur humidité, leur suavité, et elle était folle de jalousie – de Sheema ou de Camille, elle n'aurait pu le dire, des deux à la fois, certainement. Elle aurait voulu se trouver en chacun d'entre

eux, et c'était ce qu'elle vivait à ce moment, ne perdant pas le moindre tressaillement de l'une ou de l'autre, cherchant à reconnaître chaque frisson de plaisir, observant la beauté lumineuse de ces deux corps si dissemblables et si bien appariés.

Sheema repoussa soudain le garçon sur le côté.

– Tiens, moi aussi, je vais te têter...

Elle lui saisit le pied, l'amena sur son ventre, et, lui enfonçant les doigts sous l'élastique qui les ajustait doucement autour de ses chevilles, elle retira la chaussette. Elle lui prit le gros orteil en bouche, et elle le lui suçait avec application, tout en le regardant droit dans les yeux. Camille resta stupéfié ; il n'imaginait évidemment pas qu'on pût faire une chose pareille ! Elle lui suçait l'un après l'autre chacun des orteils, semblables à de petits bonbons roses qui ressortaient tout brillants de sa bouche. En même temps, de ses deux pouces, elle lui massait le pied par-dessous, partant de la voûte plantaire et remontant jusqu'au creux où se terminait la partie charnue, à la base des orteils. On aurait dit qu'elle grignotait le sucre d'un petit pain avant d'y mordre. Le jeune garçon s'était abandonné, se renversant contre Diane, et il se livrait, frémissant, aux sensations qui fusaient en lui, ébahi de découvrir des impressions si nouvelles, si étranges... Puis elle enroula ses doigts autour de la cheville, fine comme une baguette, et elle la serrait, elle la palpait, elle montait et redescendait sur le mollet ; elle se repaissait de lui.

Sheema, de plus en plus échauffée, parut vouloir passer à autre chose. Elle lui repoussa la jambe et, sans le lâcher des yeux, tout en lui adressant un sourire provocant, elle glissa les doigts sous la ceinture de son collant. Aussitôt Diane redressa Camille, et elle l'enlaça tendrement, l'embrassant derrière l'oreille, comme pour l'amadouer en prévision du choc qu'il allait subir, à moins que ce ne fût pour l'empêcher de rater cet instant.

Le collant gris sombre rampa sur le ventre de la jeune femme, se bossela sur la saillie du pubis, un shorty noir fut entraîné à la suite, et, soudain, en jaillit un long membre cintré, dur et tendu comme un ressort ! Camille resta totalement abasourdi. Accaparé par la poitrine de Sheema, il n'avait manifestement pas remarqué ce contour peu féminin qui déformait le bas du ventre. Il demeurait médusé devant cet arc qui se dressait, en suspens au-dessus du pubis, soudé entre les jambes entrouvertes, couronné à sa base par un voile brun, et terminé par un cabochon violette, déjà tout à fait découvert, qui luisait doucement dans la lumière du salon... Diane malgré elle eut un gloussement amusé devant la stupéfaction du jeune garçon :

– Eh oui, Sheema est aussi un garçon...

Sheema prit une voix caverneuse :

– Je suis un *monstre*...

Diane affecta de rire pour le rassurer.

– Quand elle était enfant, Sheema était un petit garçon et n'avait pas cette belle poitrine... Maintenant, elle a le meilleur des deux genres !... Mais elle préfère apparaître au monde en tant que femme. Tu ne trouves pas que son visage fait illusion ?

Diane avait toujours été écartelée entre son désir du sexe masculin et son attirance pour les silhouettes féminines. Quand elle avait rencontré Sheema – de son vrai prénom Channarong –, elle avait enfin concilié les deux. Elle avait connu le plaisir d'être pénétrée, prise au plus profond d'elle, tout en ayant devant les yeux la beauté d'un visage de fille, dans les mains les attributs d'un corps féminin. Depuis, elle ne pouvait plus se passer d'elle.

Camille, lui, manifestement, n'en revenait pas. Son regard allait des seins, qui témoignaient à l'évidence d'une femme, au membre élevé au bas du ventre, qui s'imposait comme celui d'un homme, puis retournait contempler le visage asiatique, dans lequel les deux genres apparaissaient l'un après l'autre sans jamais vraiment fusionner.

Sheema défit ses bottes, les arracha, puis acheva de se débarrasser de ses collants. Elle prit ensuite Camille par la main.

– Tu m'as si bien tétée tout à l'heure que je veux maintenant ton petit museau sur mon bout... Viens, mon ange, je t'en prie...

S'allongeant en arrière dans le canapé, elle l'attira doucement sur elle. Diane accompagna le jeune garçon et le courba sur le ventre masculin de son amie.

– Embrasse-la, Camille, tu verras, c'est aussi doux qu'un bonbon...

De nouveau, il se laissa faire. En s'approchant du ventre de l'hermaphrodite, Diane savait qu'il serait accueilli par le parfum de Sheema : elle le connaissait bien, à la fois sucré et légèrement épicé, un éther diffus qui atténuerait ce que l'organe pouvait avoir d'excessivement charnel. Sur ses instances renouvelées, il finit par y déposer un petit baiser. Sheema, qui le guettait intensément, renversa la tête en arrière, prise par une secousse qui la parcourut des reins jusqu'à l'occiput. Elle gémit longuement. Diane, qui s'était agenouillée à côté du canapé, un bras en travers des épaules de Camille, surveillait la rencontre de ces deux mondes roses. Elle vit la petite bouche revenir au-dessus du sexe tendu, hésiter, puis lui faire un nouveau baiser, comme un chat nouveau-né qui goûte une soucoupe de crème et, après s'être léché les babines, y retourne.

Sheema implora misérablement :

– Oui ! Lèche-moi ! Suce-moi !

Le jeune garçon finit par se décider et, docilement, enveloppa le gland violacé de ses lèvres. Petit à petit, il s'habitua, se mit en mouvement, il avança même la langue, l'en entoura, s'y promena, revint

l'enfermer. La tête renversée dans les coussins, la bouche ouverte, Sheema paraissait terrassée par le ravissement.

Depuis longtemps, le ventre de Diane s'était ouvert, et des perles se faufilaient entre ses lèvres qui allaient se perdre dans la soie de sa culotte ; elle n'en pouvait plus d'assister à ce spectacle. Elle saisit doucement le jeune garçon par la nuque en lui enfonçant les doigts sous les cheveux, et elle le sépara de Sheema. Elle le conduisit à elle, et elle lui baisa vivement les lèvres ; elle y retrouva le parfum de son amie. Cette fois, l'excitation la fit marquer ce contact plus fébrilement qu'elle ne l'avait voulu, elle entrouvrit la petite bouche, elle aussi avança la pointe de la langue, et, quand elle heurta cette autre qu'elle y rencontra, furtivement mais nettement, mouillée et vive, elle en eut brusquement les seins qui durcirent de plaisir.

Sheema s'était redressée et, pour continuer d'irriter le jeune garçon agenouillé devant elle sans toutefois interrompre le baiser, d'une main elle faisait glisser le petit ergot entre ses doigts, l'agaçant et le provoquant de toutes sortes de manières, tandis que de l'autre elle lui pinçotait les tétons, les serrait, les tirait pour les faire saillir de plus belle. Diane recueillait toutes les réactions du jeune garçon, qui tressaillait à ces sollicitations et semblait se jeter à sa rencontre. Elle ne se lassait pas de cette bouche légère, de ces lèvres si tendres, si délicates qu'elle tournait et repoussait pour mieux les reprendre l'instant suivant, de toutes ces décharges de plaisir qu'elle sentait se déverser en lui.

Elle fut contrariée en entendant soudain Sheema l'interrompre :

– Diane, viens. On va finir de l'initier, cette petite. Prépare-la.

Elle eut beaucoup de mal à se détacher. Au féminin que son amie avait adopté, elle savait ce qu'elle voulait accomplir. Elle hésita devant cette nouvelle folie, mais elle ne mit guère de temps à repousser ses scrupules. L'envie de la voir réalisée était bien plus intense que tous les tabous. Elle murmura :

– Viens, Camille, faisons comme elle dit. Achéons ce que nous avons commencé.

Attrapant le jeune garçon par les épaules, elle le dirigea pour le retourner sur le canapé et le placer à quatre pattes, ses cuisses entrouvertes tournées vers Sheema. Celle-ci s'installa, agenouillée derrière lui, elle lui posa les mains sur les hanches pour en prendre possession, s'empara de ses fesses, les écarta délicatement.

– Montre-nous ton minou, ma petite chatte !

Elle gloussa. Elle lui passa un doigt là, et il frissonna profondément. Diane s'était assise devant Camille, et elle le tenait enlacé, le prenant par les épaules, comme on met des œillères à un cheval. Elle le mangeait de baisers, sur la tempe, sur la joue, dans le cou, derrière l'oreille en repoussant du nez ses cheveux, elle entretenait son excita-

tion du bout des doigts, le long du dos et sur les flancs, avec de simples frôlements, mais qui le faisaient vibrer comme une corde... En même temps, elle observait Sheema qui lui passait des doigts entre les cuisses, lui faisait sentir ses ongles tout le long, à l'intérieur, là où la peau était si douce. Le garçon en était soulevé de vagues légères qui lui cambraient les reins et lui pliaient la nuque, et chaque fois Diane le rattrapait et le reprenait pour s'en repaître de baisers, avant de retourner suivre les progrès de son amie.

Elle vit avec fascination Sheema se courber sur la ravissante fente ouverte devant elle, et venir l'embrasser tout au fond. À l'instant où la bouche le toucha, tout le corps du jeune garçon tressaillit. Mais elle ne se retira pas, sa langue s'avavançait, descendait, remontait, elle parcourait l'étroite fissure, et elle tentait d'en entrouvrir le foyer.

Sheema s'écarta. Elle laissa couler un peu de salive sur l'extrémité de son membre, l'empoigna – il était tendu à se rompre –, puis elle vint l'appuyer au bas de l'angle des cuisses, au-dessus des petites balles durcies. Elle lui frôla la raie en allant de bas en haut, jusqu'au coccyx, puis elle redescendit sur la racine du renflement, et fit ainsi de lents allers et retours, sans fin. Elle lui chuchota à l'oreille :

– Est-ce que tu me sens bien, ma chérie ?

Camille avait-il remarqué que la jeune femme depuis un moment s'adressait à lui au féminin ? Submergé qu'il était par un flot d'impressions inconnues, sans doute que non. Il ne répondit pas ; il tremblait de tout son corps. En même temps, Diane ne pouvait s'empêcher de penser que ce bouleversement, ce désarroi, lui allait si bien.

Sheema reprit les fesses du jeune garçon, les lui écarta du mieux qu'elle put, étira du bout de ses ongles autant qu'il fut possible le petit nid froncé, remit son organe dans cette fine anfractuosité, et l'y poussa plus fermement.

– Oui, tu me sens bien, c'est sûr... T'es très serrée, ma choute. On voit que t'es encore vierge... Est-ce que t'as envie de te faire dépuce-ler ? Tu voudrais que je vienne en toi, avec ça, maintenant ?...

Elle lui caressait le petit orifice avec son gland d'un mouvement circulaire, rajoutant de la salive à mesure, se poussant, s'aidant de ses doigts pour l'ouvrir.

– Je vais m'enfoncer dans ton petit cul, tu sais... Tu vas l'avoir, bien raide, toute dans ton petit derrière... Tu vas la sentir, bien au fond... Je vais rentrer et sortir, je te fouillerai dans chacun de tes recoins...

Devant ce spectacle, Diane se sentait défaillir. Les relations qu'elle avait avec Sheema, bien qu'au sens strict hétérosexuelles, étaient pourtant mentalement lesbiennes car, son amie ayant choisi d'être femme, celle-ci se comportait comme une femme munie d'un godemiché avec une autre femme – sauf que celui-ci était de chair.

Cependant, là, c'était autre chose qui se produisait, Sheema semblait revenir à son genre d'origine pour vivre pleinement une autre homosexualité.

Elle s'écarta :

– Diane, il me faut de l'aide...

Diane comprit à la mimique de son amie qu'elle craignait de le déchirer, et elle lui sut gré de cette prudence. Elle passa la main sur la joue du jeune garçon :

– Ne bouge pas, Camille. Ce cérémonial nécessite quelque appareil...

Elle se releva. Elle alla dans la salle de bains, où elle retrouva le tube de vaseline.

En revenant au salon, elle s'arrêta sur le seuil. Même si elle en avait vu d'autres, elle ne put s'empêcher d'être saisie par la beauté de la scène qui se déroulait sur le canapé : l'incongruité de ce jeune garçon à quatre pattes, entièrement nu, ne conservant qu'une chaussette – une dissymétrie qui, étrangement, avait quelque chose d'obscène –, caressé par les mains d'une hermaphrodite tout aussi nue, dont le pénis relevé le disputait en provocation aux seins tendus, lui coupa le souffle. Pour le faire attendre, Sheema lui parcourait le torse et les cuisses avec des gestes longs et enveloppants, et ses ongles laqués sur la peau délicate ressemblaient à des griffes prêtes à se planter dans la chair tendre.

Diane se reprit, et elle traversa la pièce pour revenir s'agenouiller à côté d'eux. Elle déboucha le tube, en tira un gros ver translucide et, se penchant au-dessus du garçon, elle le lui déposa entre les fesses. Il tressaillit. Elle l'étala de bas en haut, en remit, chargea le petit creux, insista, appuya, mais elle sentit que le muscle continuait à se faire dur. Elle murmura :

– Laisse-toi faire, mon chéri... Ça ira mieux...

De l'autre main, elle lui caressait en même temps les reins pour le rassurer, le détendre. Dès qu'elle devina un relâchement, elle retourna la main, paume en l'air, et elle avança son majeur tendu. Elle pressa fermement et, pris par surprise, le petit sphincter fut débordé – le jeune garçon se redressa en poussant un cri plaintif –, mais elle s'enfonça tout de même jusqu'au bout. La sensation de ce gant étroit qui l'enveloppait, souple et chaud, vivant, réactif, fut sublime. Elle ressortit tout aussi lentement, puis elle se renfonça au même rythme, s'enfouissant tranquillement dans ces replis, si tendres, si suaves, les égrenant, les découvrant l'un après l'autre.

Camille vibrait sous l'intrusion. Ses soupirs étaient de plus en plus marqués, venus dans une expiration, comme s'il cherchait à se débarrasser d'une émotion trop forte, et il poussait de petits gémissements dont il était impossible de dire s'ils étaient d'aise ou de douleur. Il ne

s'attendait pas à une telle sensation, certainement ; il était au sommet de son trouble ; il ne savait plus où il était, qui il était, où commençait et où se terminait son corps, ce qu'il ressentait...

Diane continuait d'aller et venir lentement en lui, habituant progressivement l'étroit conduit à recevoir, et non pas seulement à évacuer. Elle le sentait resserré comme une bague sur ses phalanges, les muscles intimes ondoyaient sur son passage, mais la pression pour la repousser ne faiblissait pas.

Sheema pendant ce temps avait enduit son sexe de l'onguent et, impatiente, elle observait les progrès accomplis. À la fin, n'y tenant plus, elle murmura :

– Viens... laisse-moi... Sinon je vais débander...

Diane la dévisagea ironiquement et chuchota :

– ... Sûrement, oui !

Mais elle se retira, et Sheema se posta. Elle se prit le membre dans la main droite, le plaça dans la fente étroite, saisit de la main gauche le jeune garçon par la taille, et elle appuya fermement sur le petit nombril, déjà tout à fait refermé. Il refusa tout d'abord de se livrer, resta obstinément froncé, mais Sheema était déterminée et voulait parvenir à ses fins. Elle réunit ses forces, pressa encore plus intensément sur ces jeunes chairs rebelles, et, soudain, elles s'abandonnèrent. D'un seul coup, le fruit fut en elles. Camille poussa un cri aigu et se redressa vivement.

Sheema inspira profondément, puis elle s'enfonça lentement, progressivement, jusqu'à arriver tout au bout, jusqu'à ce que son ventre rejoignît les fesses qu'elle transperçait. Camille gémissait, il se cramponnait au dossier du canapé comme un chat qui cherche à s'échapper en grimpant sur un meuble. Diane l'enlaça amoureusement et accompagna de tendres caresses toute la douleur qui montait en lui. Sheema malgré tout continuait sa course, elle le parcourait d'une lente pulsation, elle le soulevait comme une marée recouvre la grève, se retirait, revenait, avec une efficacité étonnante, satisfaite, comme si cette fluctuation devait durer jusqu'à la fin des temps.

*

Le lendemain, Diane se réveilla lentement. Il devait être tard car, bien qu'entravée par les rideaux, la lumière d'un ciel clair pénétrait dans la pièce. En se rendant compte qu'elle était nue sous le drap, elle ressentit quelque chose d'inhabituel. Puis elle perçut une présence chaude et agréable qui emplissait son lit, elle reconnut une jambe légère qui s'appuyait contre sa cuisse. Elle se souvint alors de leur soirée à trois. Elle se tourna. À côté d'elle, Camille dormait sur le dos, la tête renversée, ses paupières closes affichant sa complète décontract-

tion ; derrière lui, les cheveux noirs et brillants de Sheema reposaient sur le troisième oreiller, ses épaules hâlées apparaissant à demi hors de la couette.

Tout doucement, pour ne réveiller personne, elle se redressa sur un coude, et elle souleva la couette qu'elle retourna pour découvrir le jeune sylphe qui dormait à côté d'elle. Il était nu, de la tête aux pieds, une ligne unie de chair tendre et claire, déjetée – déjetée car, si les épaules reposaient sur le matelas, les jambes étaient restées sur le flanc, face à elle, et les hanches à demi tournées présentaient le petit lézard qui sommeillait entre les cuisses tièdes. Elle retint sa respiration en redécouvrant cette beauté étourdissante.

La main du jeune garçon était retournée, et elle observa son poignet. On voyait rarement ce côté du bras, c'était un peu la face cachée de la Lune, elle examina avec attention les deux tendons qui saillaient au travers de la peau d'une incroyable délicatesse, les fines veines violettes qui serpentaient dessous, et elle ne put s'empêcher d'y laisser courir tendrement la pointe de ses ongles. Puis elle remonta sur la saignée du bras, suivit le muscle du biceps, mince comme une quenouille, et de là vint sur la poitrine, déviée par la position, qu'elle parcourut lentement, depuis la clavicule jusqu'à la saillie de la hanche. Elle sourit de satisfaction en voyant la peau frissonner dans le sommeil, se soulever les poils microscopiques, dorés à l'or fin, et les minuscules pointes des seins se dresser, d'un brun clair, légèrement rosé. Tous ces nerfs à fleur de peau ne demandaient qu'à être éveillés, sollicités, un simple frôlement et ils transmettaient leurs messages de plaisir ; les laisser inutilisés était un péché.

Elle releva les yeux en entendant Sheema se tourner paresseusement ; la voyant éveillée, elle lui sourit. La jeune femme, en découvrant ce à quoi elle se livrait, finit de repousser délicatement la couette et se redressa à son tour. Elle contempla attentivement le lent ballet que composait le bout de ses doigts sur ce théâtre vierge, inventant sans fin de nouvelles trajectoires, de nouveaux voyages, des péripéties, des aventures minuscules. Tout aussi nue, Sheema se remit à bander doucement ; la tiédeur du lit, l'agréable repos dont elle émergeait, la sensualité du spectacle qui avait accueilli son éveil, avaient manifestement ranimé sa libido.

Diane, qui s'attardait sur le ventre d'une exquise tendreté, descendit s'emparer de la jonquille qui, elle aussi, s'était au travers du sommeil délicatement soulevée à la recherche du jour. Elle la parcourut lentement, de bas en haut, et elle la sentit remonter entre ses doigts, heurter sa paume, se faufiler entre ses phalanges.

Le jeune garçon ne put simuler plus longtemps et, surpris sans défense au sortir de ses rêves, ses yeux s'ouvrirent, ses lèvres se desserrèrent, un soupir lui échappa. Elle avait l'impression de voir les mille

arêtes scintillantes qu'elle lui plantait dans le bas-ventre se mêler aux brumes du sommeil, dans un flux qui le submergeait avant qu'il eût atteint la surface, qu'il eût respiré, tandis qu'il cherchait encore à reprendre pied. Aucun de ses réveils n'avait dû ressembler à celui-ci.

Sheema ne paraissait pas moins émue. Elle se souleva lentement, se pencha sur leur otage, et elle le contempla tendrement. Puis elle lui rebroussa les cheveux et, amoureuxment, elle l'embrassa sur le front, sur le haut du nez, les paupières. Elle resta longtemps sur l'aile de la narine qu'elle becqueta de baisers, comme la chair la plus délicate, la plus exquise. Puis elle s'abaissa, ses cheveux noirs balayèrent le petit visage pâle comme un oiseau enveloppe sa provende de ses ailes, et elle se posa sur la bouche. Elle l'embrassa doucement, l'effleurant à peine, la parcourant lentement de la pointe de la langue, tout en susurrant des mots caressants. Diane, malgré la passion qu'elle avait pour l'un et pour l'autre, en fut de nouveau jalouse. Elle ne croyait pas que Sheema l'eût jamais embrassée aussi suavement, avec tant d'attention, tant de sensualité. Elle en eut la confirmation en sentant le délicieux archet dont elle jouait entre ses doigts se redresser désespérément, comme un appel à l'aide.

Elle devina que le jeune garçon, à peine éveillé, était enclin à se débarrasser par un aboutissement de tant de sensations, trop difficiles à contenir, plutôt que d'y faire face. Elle ne le voulut pas ; ce qui se passait là était trop doux pour qu'elle acceptât de le voir finir prématurément, pour une simple impatience. Elle retira la main, et laissa un instant se rafraîchir cette tige vibrante, se ralentir la pressante montée de sève.

Délicatement, elle prit entre le pouce et l'index le bourgeon tendu, et elle le fit rouler entre deux doigts. Elle eut la satisfaction de voir Camille sursauter et manquer de repousser la jeune femme qui lui mangeait la bouche ! C'était comme des vases communiquant : quand celle-ci l'embrassait, elle sentait une houle légère lui parvenir jusque dans les doigts ; mais quand elle-même lui sollicitait le ventre, elle diffusait des ondes qui remontaient à celle qui le couvrait.

Lentement, elle retourna la fine peau qui abritait le fruit. Celle-ci résista un instant, mais elle y mit un peu de salive, et ensuite elle céda, elle coulissa assez facilement, le révélant à nu, aussi lisse qu'un litchi rose. Le jeune garçon avait la tête clouée dans l'oreiller, mais ses bras, ses hanches se tortillèrent sur le lit, ses orteils se crispèrent comme s'ils cherchaient vainement à s'ancrer dans un sol qui se déroba.

Elle se laissa de nouveau couler de la salive sur les doigts, puis elle les fit tourner sur la muqueuse qui se mit à briller dans la lumière matinale. Tout le corps du jeune garçon se raidit comme une bûche : la sensation devait être cruellement délicate, à mi-chemin entre une très haute sollicitation, et l'effroi de se sentir à vif. Pour le calmer, elle

y déposa de petits baisers au bout, gratifia l'infime fente palpitante de brefs coups de lèche, prétendit pour rire pénétrer cette entrée microscopique.

En voyant comment le garçon tressaillait sur le lit, elle jugea plus prudent de s'arrêter là. Elle s'écarta, recouvrit ce qu'elle avait découvert, descendit ses doigts sur la vergette exacerbée en la frôlant, moins pour l'aiguillonner que pour la désamorcer, et elle vint sur l'enfourchure des cuisses. Elle empauma par-dessous les petits grelots déjà resserrés, à demi escamotés, et elle les pétrit avec une certaine vivacité, mue par le désir qu'elle en avait, avec la volonté de lui communiquer des impressions que même les lèvres d'une Sheema ne pourraient concurrencer.

Mais son amie ne s'en préoccupait pas. Elle avait quitté les lèvres, restées entrouvertes et brillantes dans la lumière tamisée, et, au creux de l'oreiller, elle voyageait dans le cou du jeune garçon, derrière son oreille, sur sa tempe, où elle alternait de petits baisers pointus avec de rapides lèches de sa langue raidie. Sa main aussi avait pris le large, elle errait nonchalamment sur le torse, elle modelait le moelleux de cette peau, de cette chair si fine, depuis les étroites saillies de la cage thoracique jusqu'à la dépression du ventre soulevé d'un poulx saccadé, puis elle remontait lui agacer les tétins, maintenant durs et serrés comme des grains de millet.

Mais Diane eut pitié, elle sentit que la jeune colombe qui palpitait devant elle l'appelait au secours, éperdument. Elle la reprit, et elle eut beaucoup de plaisir à l'enfermer dans sa main. Elle la fit se faufiler, se glisser entre ses doigts, son bec s'entrouvrait, sa tête rose cherchait de nouveau à s'échapper de sa coiffe...

Cependant, elle voulut compléter son emprise et, abandonnant sa position accoudée, elle se redressa, agenouillée à côté de sa victime. Sans délaisser l'organe ductile qu'elle continuait de sculpter en le pétrissant, elle s'enfonça le majeur de la main gauche dans la bouche, elle le chargea de salive, puis elle le présenta entre les cuisses agitées de secousses nerveuses incontrôlées. Elle toucha le petit refuge, et, doucement, comme elle l'avait fait la veille, elle commença de le travailler en rond, régulièrement, pour décriper les chairs. Les vibrations dont le jeune garçon était parcouru l'aidèrent, les muscles déroutés se relâchèrent, et elle put assez facilement engager la pointe de son doigt ; dès lors, il ne lui fut plus très difficile de s'enfoncer tout à fait. Elle le perfora lentement, mais fermement, résolument, jusqu'au bout.

Fut-ce une coïncidence ? À l'instant où son poing butait contre les fesses, elle le sentit se resserrer sur elle, mû par quelque déclencheur intime, il se raidit, traversé par une crampe, et il se redressa d'un coup au-dessus du matelas, comme tétanisé. Elle s'inquiéta de le voir, bouche ouverte, yeux exorbités, parcouru de plusieurs secousses qui

Un ange passe – Camille

crispaient son ventre. Sheema elle-même s'était écartée et retenait son souffle. Puis, tout à coup, elles virent surgir un petit jet transparent, aussitôt suivi de deux autres, qui s'élevèrent avant de s'étendre en étoile sur le ventre contracté.

Elle regarda Sheema, puis Camille, retombé en travers des oreillers, pantelant, les yeux au plafond, la poitrine soulevée d'une respiration essoufflée. Il venait de les honorer de sa toute première semence ! Pris de tous côtés, sollicité aux parties les plus sensibles de son corps, ses gonades déjà préparées par les stimulations de la veille s'étaient enfin mises en route, ses digues s'étaient débondées ; il était réalisé. La nymphe s'était transformée en un insecte parfait, la chenille était sortie de sa chrysalide.

Très émue, elle passa le majeur sur le ventre entièrement relâché, et, délicatement, du bout du doigt, elle y ramassa une larme nacrée. Elle l'approcha de son nez. Le parfum en était exquis, très léger, diffusé par sa propre tiédeur. Attendrie, elle regarda Camille en murmurant :

– Ça y est... Tu es accompli, mon chéri, à présent...

Puis, de la pointe de la langue, respectueusement, elle goûta ce nectar originel. Surprise, elle crut y reconnaître une lointaine odeur de noisette... Elle recueillit ensuite un nouveau filet sur le ventre duveté, et avec émotion elle tendit à Sheema le bout de son doigt qu'ornait une perle très claire.

– Veux-tu ?...

Elle sentit qu'elle avait les yeux brillants.



À midi, le temps vira, il se remit à pleuvoir, et de toute façon plus personne n'avait envie de s'intéresser aux chemins de fer... Alors qu'ils finissaient dans la salle à manger un brunch copieux et varié, Sheema demanda soudain :

– Et si on parachevait son éducation, à ce pitchoun ?

Diane la dévisagea, légèrement inquiète. Sheema continua :

– En l'observant, hier, je me suis dit qu'il a quelque chose du genre maso...

Diane faillit s'étrangler.

– Du genre... ?!

– Oui, je sens que c'est une nature qui ne détesterait pas éprouver une certaine douleur... le genre qui aime souffrir la pénitence...

– Tu es folle ! D'où tu sors ça ?

Sheema arbora un sourire innocent :

– Ça se voit... c'est tout. Tu crois pas qu'il faudrait lui faire découvrir les plaisirs d'une petite séance BDSM ?

– Tu es dingue... !

Pendant, Diane sentit qu'elle avait rougi. Elle regarda son protégé qui n'écoutait qu'à demi, ravissant dans sa robe de chambre beige. Et, soudain, l'idée atroce de livrer ce petit amour aux cordes et aux chaînes la troubla profondément. Sans la suggestion qu'on venait d'en faire, cette monstruosité ne l'aurait jamais effleurée, mais maintenant qu'on la lui avait mise devant les yeux, elle en restait interdite, fascinée.

Sheema ajouta :

– ... Mais légère, quoi, juste pour qu'il goûte... On pourrait l'amener chez Patricia – tu te souviens, mon amie... Elle a tout ce qu'il faut. Et puis, elle sait y faire... Elle est à Cabrières : c'est qu'à une demi-heure de route.

Diane sentait la tête lui tourner. Elle n'avait rencontré Patricia qu'une fois, lors d'un dîner chez Sheema. Elle l'avait trouvée sympathique, mais elle n'ignorait pas de quoi elle vivait : elle recevait à la

maison des femmes et des hommes qu'elle soumettait à différents traitements sado-maso en fonction de leurs goûts...

– Mais Sheema, tu n'y penses pas ? Il n'a que douze ans !

Camille, se grattant machinalement le bras, demanda sur un ton ingénu :

– C'est quoi, « BDSM » ?

Sheema le dévisagea tout en répondant à Diane :

– Bah ! Moi, j'ai eu mes premiers fantasmes sado-maso quand j'étais encore au primaire !

– Oui, mais *toi* !...

Sheema se pencha vers Camille :

– « BDSM », ça veut dire *Bondage and Discipline - Dominance and Submission - Sadism and Masochism*.

Elle lui rebroussa les cheveux affectueusement.

– Le « sadomasochisme », t'as entendu parler ?

– Euh... C'est des gens qui aiment faire mal ou avoir mal ?

– À peu près... C'est aussi tout lâcher. C'est le plaisir de se remettre dans les mains de quelqu'un d'autre, de ne plus avoir rien à décider, de se laisser faire, de se soumettre à des traitements sexuels humiliants, comme si on n'était plus rien, comme si on n'avait plus de personnalité, plus de volonté. Et grâce à cet abandon, on peut vivre une expérience très intense. On a peur, on a mal aussi – un peu, je te rassure, rien de bien méchant –, et toutes les impressions sont décuplées. C'est une aventure fascinante, magique : on devient quelqu'un d'autre...

Diane murmura :

– Sheema... arrête...

Mais elle continuait :

– Je l'ai fait, une fois ou deux. Avec Patricia et avec d'autres. Je ne le ferais pas tous les jours, mais je suis contente de savoir ce que c'est, de l'avoir vécu. Ça m'aide à ne pas penser à mes parents en permanence... Et puis, tu sais, avec Patricia, c'est un sadisme de ve-lours ; elle est très *soft*.

Diane tremblait d'émotion. Elle voyait bien qu'elle aurait dû s'opposer à ce projet tout de suite, et beaucoup plus fermement. Mais elle se rendait compte aussi que l'idée l'attirait autant qu'elle l'horrifiait. Si jamais sa mère l'apprenait ? Marianne la lapiderait !... Elle sentit cependant que de s'être posé cette question trahissait sa douloureuse envie de céder à la tentation !

Sheema caressa la main du jeune garçon.

– Tu crois que ça te dirait, Camille ?

– Mais qu'est-ce qu'on fait, exactement ?

– Ça, je peux pas te le raconter. Patricia, elle invente des trucs différents, chaque fois. Et puis, ça fait partie de la surprise. Tout ce qu’il faut, c’est faire ce qu’elle te demande, sans poser de questions, sans chercher à réfléchir. Et quoi qu’elle te fasse, il faut comprendre qu’elle te veut jamais du mal, en vrai. Son but, c’est de te faire découvrir de nouvelles sensations, des sentiments inconnus, souvent étranges. Parfois, avoir mal – un peu – ou être humilié, aussi, ça devient excitant. Tu comprends ?

Camille hocha la tête. Diane se doutait bien que, au contraire, il n’imaginait que très mal de quoi il s’agissait. Elle insista :

– Tu n’es pas du tout obligé d’accepter, tu sais Camille ?

– Oui... Mais... pourquoi pas ?

Elle fut désarmée par cette innocence. Taraudée entre le désir de voir se concrétiser certaines images, qu’elle n’arrivait d’ailleurs pas à se figurer entièrement, et le sentiment d’accomplir une trahison absolue, elle passait en revue tous les arguments contre.

– Sans compter qu’elle doit prendre cher ?

Sheema haussa les épaules :

– Bah ! Je pense que pour moi elle le ferait pour rien, pour le plaisir.

Diane n’en pouvait plus. Elle se leva et s’accroupit à côté de Camille, le regardant par-dessous.

– Il faut que tu réfléchisses bien, Camille. Ce n’est pas non plus une expérience anodine. Ça peut te choquer. Peut-être ne seras-tu plus exactement le même après.

– De toute façon... depuis vendredi, je ne suis plus le même...

Il avait baissé les yeux pour dire cela, mais ce fut Diane qui se sentit de nouveau rougir. Malgré le deuil qui était intervenu, elle savait bien qu’en réalité sa responsabilité dans ce changement était entière. Elle insista :

– Mais... Pourquoi tu aurais envie de faire ça, Camille ?

Il la dévisagea à cet instant avec la même curiosité simple et directe qu’il avait eue le premier jour, quand elle l’avait découvert qui venait vers elle dans le couloir.

– J’ai envie de tout connaître de la vie.

Sheema sourit, non sans une certaine admiration. Diane se redressa et retourna s’asseoir. Il n’y avait rien à opposer à une telle déclaration. Et elle n’avait plus la force de contrecarrer cette folie, ce désir que Sheema avait suscité en elle – et en Camille aussi apparemment –, et que les minces digues de sa raison ne suffisaient plus à contenir.

Sheema prit la main du jeune garçon et l’attira.

– Viens là, Camille.

Et quand il fut debout devant elle :

Un ange passe – Camille

– Je suis contente que tu aies accepté, mais je veux encore te dire une chose. Tu es évidemment tout à fait libre de refuser d’aller chez Patricia. Mais tu te doutes que, si on dérange mon amie pour toi, une fois qu’on y sera, il ne sera plus question de reculer. Est-ce que tu comprends ?

– Oui.

– Bon. Alors : veux-tu toujours y aller – ou non ?

– Oui...

Elle lui sourit et lui caressa la joue affectueusement. Il l’avait regardée dans les yeux pour répondre ; il n’avait pratiquement pas hésité. Il semblait décidé comme un novice au moment de sa profession de foi : on aurait dit qu’il prononçait des vœux ; mais, certainement, sans savoir dans quelle religion il entrait.

*

Le taxi s’arrêta devant une grille en fer très simple, seulement ornée d’une plaque en cuivre où était gravé : *M. P.* Pendant que Sheema suivie de Camille sortait de voiture et allait sonner à l’interphone, Diane paya, puis elle descendit à son tour.

Tandis qu’ils patientaient, elle referma sur elle sa doudoune car l’air était froid. Elle avait remis son pantalon noir avec un chemisier blanc, et elle fut contente d’avoir pensé à mettre dessous un fin pull noir à col roulé. Elle s’était légèrement maquillée : incertaine de ce qui allait se passer dans ce lieu occulte, elle avait opté pour un look sobre. Elle regarda Camille qui attendait devant les barreaux dans son petit imperméable beige. Le vent jouait avec ses cheveux clairs comme avec des herbes sèches, les retournant et les éparpillant sur son visage. Elle fut de nouveau frappée par son air curieux, intelligent, où elle ne voyait guère d’appréhension. Elle fut prise d’un grand élan de tendresse pour lui ; elle aurait voulu lui passer le bras autour des épaules, le serrer contre elle, le protéger. Mais il était trop tard.

La grille électrique tourna sur ses gonds, remarquablement silencieusement, et ils s’avancèrent tous les trois sur l’allée sablée, vers un pavillon banal comme il en existait des dizaines autour de Nîmes. La pluie avait cessé, mais les nuages sombres qui stagnaient au-dessus de son toit le rendaient peu avenant, presque menaçant.

Ils arrivaient à peine à la porte, découpée d’une vitre dépolie, qu’elle s’ouvrit devant eux. Sheema entra la première.

– Salut Pat’ ! Comment va ?

– Bonjour Sheema ! Super, et toi ?

Elles se firent la bise.

– Bonjour Diane ! Ça fait longtemps qu’on ne s’est vues ? Qu’est-ce que tu deviens ?

Diane se laissa embrasser, sidérée. Elle avait bien reconnu Patricia, avec ses longs cheveux bruns ondulés, son visage de Méridionale aux sourcils sombres, son air décidé, mais elle fut tout à fait désorientée en découvrant sa tenue : elle portait une veste de monsieur Loyal, rouge vif à brandebourgs dorés, entrouverte sur un corset en vinyle noir !

– Entrez... Et voici Camille, j’imagine ?

Diane nota qu’à lui on ne faisait pas la bise. Patricia referma derrière eux.

– Vous pouvez laisser vos affaires sur le porte-manteau...

L’entrée n’était guère plus large qu’un couloir et il y eut un instant de confusion pendant que chacun retirait et accrochait son vêtement.

Ils pénétrèrent l’un après l’autre dans un salon qui paraissait très grand par comparaison, en partie à cause du miroir en pied qui courait sur tout le mur de droite et doublait l’impression de volume. La pièce était éclairée à gauche par une baie vitrée fermée de rideaux blancs qui diffusaient une lumière lactescente ; contre le mur du fond, un canapé moderne faisait face à deux fauteuils bruns assortis ; au-dessus, un poster représentait un lion tête dressée, comme regardant le mot *L’OÙVE* qui le surplombait : Diane reconnut une affiche de Julien Doré, mais elle avait été modifiée, le trait qui barrait le *O* dans l’original avait été complété par un autre pour former une croix. D’épais tapis indiens bleu nuit, où s’entrelaçaient des motifs d’un rouge sombre et intense, rehaussaient le sol un peu froid, dallé de carreaux lisses et clairs. Les murs étaient crème sauf, tout de suite à gauche, la porte coulissante d’un grand placard qui surprenait par sa teinte écarlate.

Sheema s’était avancée dans la pièce :

– C’est sympa de nous recevoir comme ça. On t’a un peu prévenue à la dernière minute, je dois reconnaître... On te dérange pas trop ?

– Le dimanche après-midi, j’ai rarement du monde : les gens sont en famille.

Patricia écarta les fauteuils autour de la table basse :

– Installez-vous !... J’étais en train de préparer du thé. Ça vous dit ?

Sheema fut la première à penser répondre :

– Avec plaisir.

Diane accepta également, mais elle remarqua que Patricia n’attendait pas que Camille se prononçât pour repartir. Ici, les enfants n’étaient pas des individus à part entière ; elle en fut un peu peinée pour lui... Elle regarda autour d’elle : rien ne permettait d’imaginer qu’elle était chez une « professionnelle ». Où *cela* se passait-il ? Où était le *donjon* ? Dans une cave ?...

Sheema et Diane s'installèrent sur les confortables fauteuils, ronds comme des haricots. Camille voulut modestement prendre le pouf, mais Diane lui fit signe de se mettre plutôt sur le canapé, face à elles. Il portait, avec son jean clair, le gilet jacquard entraperçu dans la valise à son arrivée, où se répétaient en diagonale des motifs de cristaux gris et blancs ; une bande noire à côtes formait un col montant, entrouvert par la fermeture Éclair, et était reprise à l'extrémité des manches et à la taille. Il paraissait évidemment assez intimidé, la pointe des fesses sur le bord du divan.

Patricia revint avec un plateau qu'elle déposa sur la table basse, à côté d'une vasque en pierre noire où se dressait une composition de galets gris et de longues tiges en bambou. Diane, indiscretement, ne pouvait détacher les yeux de sa tenue ; elle n'en revenait pas ! La veste rouge, ornée de passements et de boutons dorés, s'arrêtait aux hanches où le corset lacé, en vinyle noir, remontait de l'entrejambe en dessinant un angle aigu, fendu en bas par un zip ; elle portait des cuisardes de la même matière, à talons hauts, qui lui venaient au-dessus des genoux, et d'où sortaient des bas fumés dont les jarretières en dentelle traversaient le milieu des cuisses. Ses cheveux, une crinière lâchée, opulente et mate, lui descendaient jusque sur les reins... Elle versa d'une théière chinoise, décorée d'un dragon crachant le feu, un thé ambré et parfumé dans les petites tasses de porcelaine d'un service assorti – Diane fut rassérénée de voir qu'elle avait préparé quatre tasses. Elle remarqua ses ongles à cet instant : longs et blancs au bout – très évidemment faux, Diane détestait cela –, ils étaient taillés quasiment en pointe et renforcés d'un épais vernis transparent. Elle frissonna ; elle s'était confectionné des griffes...

– Servez-vous de petits gâteaux, si vous voulez : c'est moi qui les fais !

Diane avait un peu de mal à se faire une représentation unifiée de cet environnement où, dans un intérieur presque familial, rangé, cette jeune femme à l'accent méridional – et qui faisait des gâteaux –, jouait les lionnes dans une tenue qui relevait à la fois du cirque et du *hard sex*...

Patricia, sa tasse à la main, s'assit sur le pouf, à côté de Camille. Elle le dévisagea.

– Alors, vous m'avez amené ce petit bonhomme ? Vous voulez que je m'occupe de lui ?

Tout en buvant son thé, elle l'examinait de la tête aux pieds, et on aurait cru qu'elle le déshabillait.

– Il est tout à fait mignon ! Ça va être un délice de l'initier !... C'est la première fois que je dresserai un sujet aussi jeune, vous savez...

Diane toussota, mal à l'aise :

– Euh... Peut-être voulez-vous être réglée dès maintenant... ?

Patricia secoua la tête :

– Je vous remercie d'en parler, mais, pour Sheema, je le ferai gracieusement.

Sheema lui sourit :

– Merci... c'est très gentil.

Diane se sentit un peu humiliée de cette dernière annonce. Elle aurait peut-être préféré qu'on restât sur un plan plus professionnel, où l'affectif n'aurait pas eu cours. En même temps, l'amitié entre cette femme et Sheema la rassurait un peu.

Patricia reposa la tasse sur la table. Elle avança le bras et, tout en regardant Camille dans les yeux, elle lui mit la main sur l'épaule. Diane se tendit aussitôt ; toute préparée qu'elle fût, la jalousie la mordit instantanément.

– Alors, comment on va s'arranger tous les deux, mon biquet ?...

Il resta évidemment muet.

– Tu sais que je vais te donner une leçon particulière, n'est-ce pas ?

Il hocha à peine la tête. La main de la jeune femme lui descendit sur le bras ; on aurait dit qu'elle le tâtait. Diane trouva très difficile de la voir toucher le vêtement de Camille. Après le brunch, quand elle l'avait découvert habillé pour partir, elle avait tout de suite aimé ce gilet en maille épaisse et confortable, aux motifs simples et répétés, dont les bords noirs encadraient son torse agréablement ; et, encore dans le taxi, elle l'avait à plusieurs reprises regardé dans l'entrebâillement de son imperméable, en particulier le col qui remontait sur le cou délicat, avec cette petite indiscretion que formait le zip entrouvert sur la ligne du tee-shirt blanc.

– Tu es un peu timide, évidemment. Mais c'est naturel, à ton âge.

Elle le lâcha.

– Bon. On va commencer par les rudiments – les règles de base, je veux dire. Lève-toi.

Camille hésita, surpris, mais il se mit debout. Elle le saisit par le poignet pour le garder devant elle et le fixa droit dans les yeux :

– Je m'appelle Patricia. Mais tu dois toujours m'appeler « Maîtresse Patricia ». Tu comprends ?

– Oui.

– Répète.

Camille rosit, mais il articula :

– ... Maîtresse Patricia...

– Très bien. Le temps de cet après-midi, tu vas être mon petit esclave.

Diane pâlit en entendant ce mot.

– Tu vas être traité comme tel. Je vais être ta maîtresse, et tu vas apprendre à m’obéir. Mais pas comme à une maîtresse d’école : tu vas devoir te plier à mes exigences, te soumettre à tout ce que je vais te demander. Quoi que ce soit. Un peu comme un jeu, sauf que si tu n’en suis pas les règles, tu seras puni ; et, parfois, peut-être même sévèrement. On t’en a prévenu, n’est-ce pas ?

Camille hésita, mais de nouveau répondit clairement :

– Oui...

– Tss-tss. « Oui... » quoi ?

Les joues de Camille prirent une coloration plus marquée.

– Oui... Maîtresse Patricia...

– Voilà, c’est mieux. Fais attention, désormais : c’est un premier avertissement.

Diane avait le cœur serré. Mais il lui fallait reconnaître que cette légère teinte framboise sur les pommettes de Camille se mariait particulièrement bien avec le blond pâle de ses cheveux.

Patricia se leva.

– Très bien. Nous pouvons commencer. Dis au revoir à nos amies.

Diane resta sidérée. Voyant Sheema se lever aussi, elle se résolut à en faire autant. Elle n’avait pas posé la question, mais elle s’attendait évidemment à être présente pendant la séance. Elle fut toutefois incapable de protester, trop troublée pour émettre un mot. Le cœur navré, elle vit son petit amour venir lui faire une bise de circonstance. Prise de court, elle marmonna :

– Ne t’inquiète pas : tout se passera bien...

En suivant Patricia qui les reconduisait, elle s’en voulait de cette phrase absurde.

Mais, dans le couloir, elle fut surprise que la jeune femme, au lieu de les ramener à l’entrée, les dirigeât vers le fond de la maison où elle ouvrit une seconde porte, à côté de celle du salon. Elle mit un doigt en travers de ses lèvres pour leur intimer silence, et elle les fit entrer dans une pièce étroite et longue, qui ne contenait qu’un canapé, encore plus vaste que le précédent, et qui prenait jour par une grande vitre sur la gauche. Elle s’aperçut alors que, au travers de cette baie, on découvrait en fait... le salon ! Ce qu’elle avait pris tout à l’heure pour un miroir était en réalité une glace sans tain !

Patricia se pencha à son oreille, lui montrant des bouches d’aération au sol et au plafond, et elle murmura :

– Gardez le silence. Et soyez attentives à ce que vous faites : il vous entendrait comme vous l’entendrez.

Elle se retira en fermant la porte sans bruit. Sheema, qui ne paraissait pas plus surprise que cela, s’installa sur le canapé ; Diane s’assit à côté d’elle. Elle risqua un regard vers la vitre : elles avaient une vue

panoramique sur le salon, depuis le placard rouge à gauche, jusqu’au canapé et aux fauteuils, qu’elles voyaient de profil, à droite. Émue, elle découvrit Camille resté debout ; est-ce que, déjà, il avait assimilé qu’il ne devait plus s’asseoir sans qu’on l’y eût invité ?

Elle vit Patricia rouvrir la porte, entrer dans le salon, et aller le rejoindre.

– Allons, défais-toi, Camille. Enlève tes vêtements de petit garçon. Tu ne crois pas que je vais te travailler habillé comme ça, tout de même ?

Camille hésita, puis, timidement, il abaissa la fermeture Éclair de son gilet. Pendant que Patricia tournait autour de lui en l’examinant, il le fit glisser le long de ses bras et le déposa au bout du canapé. Dessous, le tee-shirt très blanc moulait son buste étroit. Elle lui passa une main dans le dos.

– Dis-moi : est-ce que tu as déjà été fouetté ?

Malgré la distance, Diane le vit rougir.

– Non !...

– « Non », qui ?

– Non... Maîtresse Patricia...

– C’était ton second – et dernier ! – avertissement...

Il se mordit la lèvre, penaud. Du bout de ses doigts effilés, elle lui frôla les fesses au travers du jean.

– Jamais de fessées, non plus ?

Cette fois, il hésita.

– Tu sais que tu dois me répondre très exactement, sans raconter d’histoires. Sinon, on t’en a prévenu, je peux être *vraiment* sévère.

– Si, parfois... euh... Maîtresse Patricia...

– Qui ?

– Ma mère, parfois...

– Combien en as-tu reçu ?

– Je... je sais plus... Maîtresse Patricia.

– De quand la dernière ?

– Euh... J’avais six ans peut-être...

– Rien depuis ?

– Non !... Maîtresse Patricia...

Manifestement il était choqué qu’elle pût penser qu’il recevait encore des fessées à son âge.

– Bien. Nous allons voir ça. Allez, continue, mon petit bonhomme : qu’est-ce que tu attends donc ?

Camille hésita, puis il se résolut à tirer le tee-shirt de son pantalon. Il l’extirpa de son dos comme s’il s’arrachait la peau.

Patricia s’assit sur un fauteuil et l’attira devant elle en prenant soin – c’était évident – de le placer face au miroir. Elle lui parcourut la poi-

trine nue de ses doigts tendus, et elle lui serra les tétins, mais sans les toucher de ses ongles. Dès qu'ils surgirent, sortant de la peau, elle les fit rouler entre le pouce et l'index.

– Je te mettrai un peu les pinces, tout à l'heure, hein mon chou ?...

Elle s'empara du ceinturon de cuir fauve et le déboucla.

– Allez, tu n'as pas l'air très dégourdi, je vais t'aider pour ta première fois.

Diane fut surprise d'entendre le cliquetis de la ceinture : elle n'y avait pas fait attention auparavant, mais effectivement tous les sons leur parvenaient nettement. Elle en fut troublée, mais plus encore quand Patricia déboutonna le jean de haut en bas. La jeune femme se pencha sur Camille, et elle le renifla sous le nombril, et même, indiscreètement, à l'intérieur de la braguette ouverte.

– Tu sens bon, mon poussin... Tu as pris une douche avant de venir ? C'est bien. Je n'aurai pas besoin de t'envoyer te laver...

Et elle ajouta d'un air entendu :

– ... contrairement à d'autres !

Elle effleura le devant du boxer bleu marine, et soudain un léger renflement monta dans le tissu élastique.

– Mmmh... on dirait qu'elle ne demande qu'à sortir se promener, cette petite souris ?

Diane vit Camille rougir vivement ; il devait être mortifié de n'avoir pu se retenir. Mais elle ne fut pas mécontente de le voir dans cette situation embarrassante ; c'était assez piquant ; lui-même d'ailleurs en paraissait plutôt excité. De plus, elle commençait à se rendre compte qu'elle ne se sentait pas si mal dans cet étrange réduit de voyeur où, à part Sheema, personne ne serait témoin de ses émotions dissolues.

Patricia, non sans quelques difficultés, fit descendre le pantalon étroit jusque sur les genoux.

– Tourne-toi.

Elle lui passa délicatement la main sur les fesses, moulées dans le boxer bleu, avec attention, comme on rechercherait un défaut sur une tasse en porcelaine.

– Tu es très mignon – vraiment. Tu as un très joli petit derrière. Tu sais que tu me donnes déjà envie de te donner la fessée, mon petit chou ?...

Et, de fait, elle s'était mise à lui manipuler les fesses plus fermement. Elle s'en écarta comme à regret.

– Allez, finis de te débarrasser.

Il s'assit sur le canapé et se courba pour délayer ses chaussures. Il acheva de faire coulisser son jean et le posa à côté de lui.

– Enlève tes petites chaussettes, et mets-toi debout.

Elle se leva et piqua dans la vasque sur la table basse une tige en bambou : elle était longue d'une quarantaine de centimètres, pas plus épaisse qu'un crayon, et taillée en pointe.

Quand il se releva, elle tourna autour de lui. Elle désigna le boxer en longeant de l'extrémité de la baguette le bord de la ceinture élastique.

– Allez, ce n'est pas fini... Je ne vais pas t'aider tout le temps, je te préviens.

Il hésita, fit un geste, s'interrompit. Elle le tapota légèrement sur l'arrière de la cuisse.

– Oui, je sais, tu es embarrassé de retirer ton petit caleçon devant moi. Mais c'est exactement pour ça qu'on t'a amené ici : pour que tu aies honte et que tu le fasses tout de même. Allez, dépêche-toi.

En voyant Camille se décider, glisser les doigts sous la ceinture de son sous-vêtement, l'abaisser le long de ses jambes, Diane avait l'impression de ressentir sa confusion à l'unisson avec lui ; elle en était brûlée. Il souleva un pied après l'autre et se débarrassa du petit tissu bleu sombre, recroquevillé comme la pelure d'un fruit, qu'il déposa ensuite sur ses affaires. Il resta, gauche, tout nu, ne sachant que faire de lui.

– Tourne-toi... Et redresse-toi... Regarde-moi dans les yeux...

Elle lui passa le bambou effilé sous le menton pour le lui relever. Manifestement, il avait du mal à soutenir son regard. Surtout quand elle longea ses lèvres avec la baguette, qu'elle joua un instant à les entrouvrir, à les retourner.

– Tu as une petite bouche adorable ! On va voir ce qu'on peut en faire...

Elle redescendit le long de la poitrine, passa sur le ventre tendre qui frémissait dans la lumière diffuse, vint soulever l'appendice qui s'était tout rétréci.

– Tu vas apprendre aussi que ton petit bouchon ne sert pas qu'à te faire plaisir... Et puis, il faut que tu retrouves ta langue. Dis : « Oui, maîtresse Patricia ».

Camille détourna les yeux.

– Oui... Maîtresse Patricia...

Elle lui redressa le menton avec le bambou.

– Je ne t'ai pas permis de baisser les yeux.

Péniblement, il la regarda.

– Ça va bien que tu es débutant. Un autre aurait été fouetté pour moins que ça... Reprends.

– Oui, Maîtresse Patricia...

Il n'avait plus qu'un filet de voix, mais il avait soutenu son regard.

– Ça commence à venir... Suis-moi.

Elle replanta la baguette de bambou dans la vasque, puis elle se dirigea à l'autre bout de la pièce où elle fit coulisser le panneau écarlate. Diane découvrit un grand placard, profond de plus d'un mètre, qui contenait toutes sortes d'objets. Elle reconnut des chaînes, des fouets, des cordes, mais elle n'y fit pas attention : elle ne voyait que, sur le mur du fond, haute comme un homme, une croix de bois noir en forme de X et dotée d'anneaux. Elle frissonna. Le « donjon » était là, tout simplement, derrière un panneau amovible !

Du tiroir d'une petite commode incluse dans le placard, Patricia sortit un morceau de tissu noir et mou.

– Tiens, mets ça. C'est celui que j'utilise pour les jeunes filles ; ceux que j'ai pour les hommes te tomberaient sur les pieds ! On va voir s'il te va.

Camille parut embarrassé, tournant cet objet entre ses doigts sans comprendre ce qu'il devait en faire... Patricia l'aida. Elle le lui reprit et déplia ce qui se révéla un minishort en latex. Elle s'accroupit en le lui présentant et, lui faisant lever les pieds, elle lui enfila le sous-vêtement sur les jambes, puis le remonta sur les hanches. Elle le lui ajusta soigneusement autour de la taille, s'assurant de placer le petit ergot à la verticale avant de l'emprisonner dans la matière élastique. Puis elle en caressa la ceinture, tout le tour, comme pour mieux la lisser.

– Eh bien ! ça m'a l'air parfait ?

Dans le latex moulant, la bosse se dessinait avec indécence. Diane dut reconnaître qu'elle trouvait ce vêtement particulièrement émoustillant.

– On va te mettre aussi un petit harnachement, mon chéri. Il faut que tu t'habitues.

Elle sortit des bracelets en cuir noir.

– Donne-moi ta main.

Elle lui tourna l'avant-bras paume en l'air et referma la bande de cuir, engageant l'ardillon dans le trou qui permettait de serrer le poignet au mieux ; de l'autre côté, pendait un anneau en acier, petit mais épais.

– Regarde si ces boucles sont pratiques : elles s'ouvrent et se referment comme un maillon rapide, mais il n'y a pas besoin de visser : elles coulisent sur le côté et un ressort les maintient en place.

L'autre poignet fut enserré de même. Puis elle s'accroupit et lui ajusta les derniers bracelets aux chevilles. Diane frissonna, prise de vertige : la pose de ces accessoires d'asservissement sur la silhouette gracile de son petit amour, le contraste entre le noir du cuir, le brillant de l'acier, et sa peau claire, si tendre, était hallucinant ; elle n'arrivait pas à y croire.

Patricia sortit un autre bracelet, plus grand.

– Lève le nez.

Elle lui en ceignit le cou et le boucla étroitement sur le côté. Le collier de chien avait un anneau devant et un derrière, plus gros que les précédents, qui pendaient sur la peau délicate comme une provocation, une incitation à la contrainte, à la sujétion. Elle tourna autour de lui, et elle lui passa un doigt tout le long pour vérifier qu'il était bien ajusté. Machinalement, Diane déglutit, comme si c'était elle qui se trouvait serrée... Mais son attention fut distraite en voyant sortir du tiroir un objet long et fin. Son cœur s'arrêta quand elle reconnut une cravache.

– Viens te regarder.

Patricia s'avança dans le salon et se posta face à la glace, tenant devant les cuisses la cravache par les deux bouts, comme une canne de majorette. En réalité, elle était en train de la leur présenter : en cuir tressé, noire, plutôt rigide, elle se terminait par une languette.

Camille la suivit prudemment : on aurait dit que, gêné par les bracelets à ses chevilles, et même ceux de ses poignets, il devait réapprendre à marcher. Elle le prit par l'épaule et, se tenant à côté de lui, le plaça face aux deux femmes dissimulées.

– Comment tu te trouves ?...

Camille leva timidement les yeux vers le miroir.

– Ça te change, n'est-ce pas ?... Moi, je te trouve très pute, comme ça !

Diane en eut les oreilles écorchées... Patricia le fit se retourner pour qu'elles le découvrirent de dos, puis elle le replaça de face. Diane osait à peine regarder. Elle savait que Camille ne pouvait se douter de leur présence, mais elle avait l'impression de le trahir en l'observant à son insu. Néanmoins, quand elle vit tout à coup le bout de la cravache caresser sa joue rose, son cou cerclé de noir, sa poitrine claire, elle frissonna profondément ; il lui devint impossible de détourner les yeux... La languette de cuir passa sur le ventre fragile, s'amusa autour du nombril, vint tapoter, au milieu du bandeau de latex noir, le petit renflement qui s'y dessinait.

– Écarte les jambes.

Camille était tout à fait troublé à présent, et il mit un moment à comprendre, mais il finit par disjoindre les pieds et les éloigner l'un de l'autre. Elle lui glissa alors la cravache entre les cuisses et le caressa à l'intérieur, lentement, croisant et recroisant ses passages, de plus en plus langoureusement, sans cesser de l'observer. Puis elle remonta par-derrière, frôla le dos des jambes, s'arrêta plus longuement sur les fesses, se promena sur les reins.

Diane devinait seulement, aux mouvements de poignet de la dresseuse, ce qu'elle lui faisait dans le dos, mais elle voyait sur le visage de Camille l'émoi qui le troublait. La fine badine noire se glissa sur sa nuque, s'enfonça sous ses mèches claires, les souleva, et le fit frissonner ; elle trouva qu'il était magnifique. Elle remarqua aussi que la petite bosse, dans le short moulant, avait enflé. Est-ce que cette provocation l'excitait ? De nouveau, elle fut jalouse.

– Mets-toi à quatre pattes.

Camille tourna vers la jeune femme des yeux interrogateurs.

– Tu ne comprends pas ce que je viens de te dire ?

Elle lui tapota la joue de la cravache.

– Il faut que – *elle* – te l'explique ?

Camille bafouilla :

– Non... euh, Maîtresse Patricia...

– Bon, alors ?

Camille, timidement, s'agenouilla, puis il s'appuya sur ses bras tendus.

– Tu vois, mon petit bout, ce que je veux de toi, c'est que tu m'obéisses comme une mécanique. Comme un jouet qu'on remonte et qui roule tout seul.

Patricia le contournait en lui tapotant les reins de la pointe du stick.

– Je veux que tu exécutes mes ordres sans réfléchir. Tu comprends ? Que tu deviennes un toutou bien docile... Allez, trotte !

Elle lui donna un petit coup sur la cuisse comme on ferait démarrer un poney. Il se mit à avancer à quatre pattes.

– C'est bien. Comme ça, tu es une bonne petite chienne !...

Elle lui désigna le pouf, à côté du canapé :

– Maintenant, grimpe là-dessus.

Camille se redressa et, tel un animal de cirque, il se jucha dessus. Elle le plaça de profil par rapport à la glace, et elle lui flatta les fesses avec la tresse de cuir, lui en donna de petits coups sur le flanc.

– C'est bien. Tu es un bon petit caniche !

Elle abandonna la cravache sur la table basse.

– Maintenant, je vais te travailler un peu. On va commencer par un basique, d'abord. Tu es encore un peu jeune pour le fouet, mais, une petite fessée, ça, tu peux le supporter, n'est-ce pas ?

Camille, sidéré, resta muet.

– Tu l'as certainement méritée, d'ailleurs, non ? Dis-moi ? Tu as bien dû faire quelque bêtise, ces derniers jours ?...

Elle lui caressait tranquillement les fesses au travers du short.

– Au moins, le soir, quand tu es tout seul, dans ton petit lit, tu fais des saletés, pas vrai ? Tu te touches, là, non ?...

Elle lui fourra la main entre les cuisses et le pelota au travers du short en latex. Camille tressaillit en se redressant, arquant le dos comme pour lui échapper.

– Je suis sûre que tu as été un vilain petit garçon...

La formule choqua Diane. Jamais Camille n'avait pu être « vilain » !...

Patricia s'assit sur le fauteuil en se mettant de profil par rapport à la glace. Elle se tapota la cuisse comme on appelle un chat à venir sur les genoux :

– Allez, viens !

Camille se redressa, mais ses gestes continuaient d'être incertains, contenus. Il s'avança vers Patricia qui le prit par le poignet et le conduisit sur elle, l'allongeant en travers de ses genoux.

– Voilà. Comme ça c'est bien pour te donner ta première correction.

Elle enroula son bras gauche autour de la taille du garçon, et de la main droite elle caressa le short noir en rond, avec un mouvement lascif qui dénotait un appétit particulièrement pervers.

– Tu es prêt ?

Elle leva la main. Elle le frappa en lui assenant une claque sonore. Diane tressaillit : elle n'y était pas allée de main morte ! Elle avait vu Camille sursauter, mais il n'avait pas crié. Cependant, quand elle le frappa une seconde fois, il se tortilla.

– Ça va ?...

Elle le caressa de nouveau, là où elle venait de le frapper.

– Tu vois, je ne suis pas trop méchante, là tout de suite... Normalement, tu sais, la fessée, c'est cul nu. Pas vrai ? C'est pas comme ça que tu as reçu les tiennes ?...

Elle le claqua une troisième fois, tout aussi vivement, et il fut traversé par un spasme.

– Mmmh. Je crois que tu commences à bien à sentir ce qu'il t'arrive, non ?

Elle le frappa de nouveau. Camille ne lâchait pas une plainte. Diane, impressionnée, était fière de lui.

– Tu m'as l'air de bien tenir, mon chéri... Bon. Je vais te la faire un peu plus salée.

Elle le frappa encore, mais à coups redoublés, à plusieurs reprises. Cette fois, Camille crispait le derrière, se cambrait, manifestement il se contrôlait pour ne pas se débattre et s'enfuir. Diane trouvait que, pour une initiation, c'était plutôt raide. En même temps, elle se disait que certains parents certainement administreraient à leurs enfants des corrections bien plus cruelles... Patricia frappait toujours, sur les deux fesses à la fois ou sur une seulement, d'un côté puis de l'autre, et très

sèchement. Parfois elle descendait sur l'arrière des jambes, sur la peau nue. Malgré la pitié qu'elle ressentait pour Camille, Diane s'aperçut que de voir le haut de ses cuisses qui rougissait lui procurait une singulière excitation ; c'était comme si soudain la chair traversait, qu'elle affleurait la peau.

Patricia s'interrompit.

– Ça fait mal, hein ?... Attends, je vais te faire une douceur...

Elle lui glissa la main entre les cuisses, sous le ventre.

– Où est ton petit moineau ?... Ah, le voilà !

Diane, la bouche sèche, vit qu'elle se mettait à le manipuler franchement, lui pressant les organes au travers du short noir, les serrant, les faisant rouler dans sa main.

– Mmmh... Tu es bien raide... Je sens que la tortue va sortir le bout de son nez...

Le geste du poignet se précisa, montrant clairement que maintenant elle le masturbait dans le tissu moulant. Puis elle lui frappa les fesses de nouveau. Elle revint entre les jambes, et se remit à rouler les petites proéminences dans ses doigts. Puis elle lui assena une nouvelle claque.

– Voilà : tu sens ce que ça fait, d'avoir du plaisir et de la douleur à la fois ?... Tu profites de tout !... Comme une vraie salope !

Diane se mangeait les lèvres. Elle se rendait compte qu'elle n'avait jamais vécu cela : la douleur accompagnée d'une excitation sexuelle. Abasourdie, elle regardait Camille se faire fesser et manualiser alternativement, et elle n'arrivait pas à démêler ses sentiments, entre pitié et désir, compassion, exaltation... Le fils de Marianne allait compter une expérience d'avance sur elle.

Au bout d'un moment, il lâcha tout de même une plainte ; mais Diane ressentit que ce miaulement étouffé exprimait autant la souffrance qu'une forme de jouissance.

Patricia s'interrompit. Elle lui caressa le derrière une dernière fois, reprenant son mouvement rond et enveloppant, comme pour effacer la douleur, mais Diane pensa que ça ne devait que la réveiller au contraire.

– Alors, tu as commencé à aimer, petit diable ? Ça te chauffe, hein ? Mais c'est ce qu'il faut !... Bon, allez, tu peux te relever.

Camille se redressa prudemment. Malgré les cheveux répandus qui retombaient sur ses sourcils, Diane vit qu'il avait les larmes aux yeux. C'était horrible qu'il eût souffert cette correction, mais elle ne pouvait s'empêcher de le trouver magnifique comme cela, avec sa petite mine déconfite.

– Viens. Tu vas aller à la chaise, un peu, à présent.

Patricia se dirigea vers ce qui ressemblait à un fauteuil ancien, placé dans l'angle entre le placard et la porte du couloir. Diane ne l'avait pas remarqué auparavant : il avait un dossier assez raide, fait de barreaux en bois, et deux accoudoirs plats, sèchement horizontaux.

– Baisse ta petite culotte, et assieds-toi là, mon poussin.

Patricia retira le coussin de velours rouge qui couvrait le siège, et Diane s'aperçut qu'il dissimulait un trou ! Il s'agissait en fait d'une chaise percée, comme on en utilisait autrefois, dont le bas était terminé par un parement, sans doute pour masquer le vase...

Camille jeta un coup d'œil circonspect à cet objet inhabituel.

– Il faut que je... ?

– Oui. Tu as parfaitement compris. Évite de me faire répéter, cela a le don de m'agacer. Tu risquerais de le regretter.

Il eut du mal, mais finalement, tournant gauchement le dos à Patricia comme s'il avait encore quelque chose à cacher, il baissa le minishort en travers de ses cuisses ; néanmoins, il lui fallut bien faire face à la jeune femme pour s'asseoir. Il posa les fesses sur le siège avec prudence. Elle lui prit le poignet, le retourna paume en l'air, et engagea la boucle de son bracelet dans un anneau qui avait été discrètement fixé au bout de l'accoudoir ; l'autre bras fut attaché pareillement. Elle lui assujettit ensuite par le même moyen les chevilles aux pieds du fauteuil, et les genoux en s'écartant tendirent le short en latex. Puis elle se plaça derrière la chaise, et elle lui caressa la tête affectueusement. Diane, le souffle court, voyait, pratiquement de face, son petit amour menotté sur ce siège comme un condamné soumis à la question !

– Allez, et maintenant tu vas nous donner ta petite affaire.

Elle lui caressait les cheveux en les lui ramenant à deux mains en arrière, l'obligeant à renverser la tête.

– Tu n'as jamais fait caca devant une dame ?

Les joues de Camille flamboyèrent de honte.

– Eh bien, aujourd'hui sera ta première fois. Tu vas voir : c'est une expérience très mortifiante.

Elle lui caressa les épaules, descendit sur sa poitrine, se pencha au-dessus de lui et vint lui presser le ventre de ses mains ouvertes en éventail.

– Allez, pousse, mon chéri.

Elle se redressa, s'amusa un instant avec les tétons, lui enserra le cou, longea tout le tour du collier, monta sur son visage, lui passa deux doigts sur les lèvres en les écrasant un peu, pour les tordre et les entrouvrir.

– Ça vient, mon chou ?... Il faut que tu fasses un effort, tout de même : je te détacherai pas avant que tu ne nous aies sorti ta petite crotte...

Diane eut des vapeurs : obliger ce petit bourgeois à faire ses besoins en public !... Serait-il seulement capable de faire quelque chose ? Elle ne se souvenait pas de l'avoir vu aller aux toilettes depuis le matin ; il avait dû cependant se libérer de son eau au moment où il avait pris sa douche.

Patricia lui mit le majeur dans la bouche, lui souleva les lèvres en découvrant ses dents régulières, lui caressa les gencives, puis s'enfonça plus loin. Diane imagina la langue que ce doigt fouisseur devait repousser.

– Tu as une bonne bouche, tu sais. Petite, mais très bonne. Si tu t'appliques, tu seras très apprécié, comme pipeur.

Elle ressortit le doigt, mais ce fut pour le lui renfoncer en joignant l'annulaire.

– Tu as déjà sucé un jésus ?

Comme elle avait recommencé de le fouiller, il ne pouvait parler, mais elle insista pourtant :

– Réponds-moi. Est-ce que tu as déjà pris une quéquette dans ta bouche ?

Il hocha la tête, à peine.

– Ah ?!... Celle de Sheema, peut-être ?

Ses joues se gonflaient sur les phalanges qui lui parcouraient la bouche ; il cligna des yeux. Diane fut surprise qu'il reconnût cela aussi facilement. Elle se demanda si, en fait, il n'en éprouvait pas une certaine fierté.

– Ah, très bien !

Diane remarqua que Patricia n'avait pu s'empêcher de leur lancer à l'aveugle un regard complice.

– Dis-moi ?... Tu es une pétasse pour de vrai, alors ?... Bien. Tu vas me montrer tes petits talents.

Elle retourna au placard d'où elle revint avec un long phallus en plastique, rose comme un baigneur. Se replaçant derrière le jeune garçon, de la main gauche elle lui caressa le front, lui repoussant les cheveux en arrière, puis elle lui posa sur la bouche le gland gros comme un petit œuf. Elle le fit aller et venir le long de ses lèvres, de gauche à droite, l'obligeant chaque fois à les ouvrir un peu plus. Puis elle le contraignit à disjoindre les dents et le prendre en bouche.

– Détends-toi : je vais te le mettre dans la gorge, bien au fond, pour t'apprendre à avaler.

Elle lui enfonça la main gauche un peu plus loin dans les cheveux, lui renversa la tête, puis elle fit lentement avancer le cylindre synthé-

tique entre ses lèvres. Quand il fut traversé par un hoquet, elle le lui retira.

– Hé ! pas loin de dix centimètres... C'est pas mal, pour un petit gosier comme le tien ! Mais tu devras t'entraîner : il faut que tu arrives à les prendre entières.

Elle alla reposer le gode sur la commode, où elle prit un tube de pommade.

– Bon. Alors ? Est-ce que ça avance ? Tu nous as fait quelque chose ?

Elle s'accroupit derrière le fauteuil et regarda dessous.

– Il faut que tu fasses un effort : on ne va pas y passer la soirée... Je vais t'aider.

Diane vit qu'elle répandait sur le bout de son majeur un long ver translucide et elle n'eut pas de mal à deviner de quoi il s'agissait... Patricia avança le bras sous le siège et, soudain, Camille tressaillit.

– Tu sens mon doigt, là ?... Je vais te masser le petit trou : ça va le détendre.

Camille, qui ne se savait pas observé, ouvrit de grands yeux sous les impressions qui remontaient en lui.

– Tu vois, je te caresse bien en rond, tout autour, et je vais sous ton petit pont aussi... Ça fait de l'effet, non ?

Il avait maintenant fermé les yeux et se pinçait les lèvres pour se contenir. Les deux mains crispées sur les accoudoirs, son dos se tendait et ondulait en réaction au massage qu'il subissait.

– Moi, quand ça veut pas sortir, c'est toujours ce que je fais. Tiens, je te remets un peu de vaseline. Tu sens comment ça glisse mieux à présent ?... Voilà, maintenant je vais te le mettre dans le cul.

Camille rouvrit soudain les yeux, la bouche...

– C'est bon ? Tu aimes ça, mon bichon ?... Oh, mais ça y est, je sens ton œuf ! Il est pas loin ! Un petit effort, et tu vas me le pondre bientôt... Je te fais un petit va-et-vient rapide...

Diane vit le bras de la jeune femme s'agiter de plus en plus.

– Allez, tu te décontractes, et tu pousses. Si à un moment, tu as envie de péter, tu lâches tout, n'aie pas peur, ça aide à venir.

Diane était hallucinée : elle n'avait jamais été attirée par la scatologie, mais ici, sur cet enfant, attaché comme un condamné à la chaise électrique, cela lui produisait un effet incroyable, tout à fait inattendu. La vision des cheveux blonds, de la peau claire, de ce corps tendre enserré dans des bracelets de cuir, se mélangeait à l'idée de ce doigt de femme dont l'ongle effilé rencontrait une petite boule de terre, dure et chaude, au plus intime du conduit humide...

– Ah ! ça y est, je sens que ça bouge ! Allez, je me retire, vas-y, pousse bien...

Diane devina au visage du jeune garçon, aux contractions de son ventre, à ses poings crispés sur les accoudoirs, l'avancée de sa libération. Quelques légers bruits honteux, ceux d'une chute, confirmèrent qu'il était parvenu à ses fins...

– À la bonne heure ! Voilà, tu vois, avec un peu de bonne volonté... Maintenant, je vais t'essuyer.

Il devait y avoir du papier à côté du vase, sous la chaise, car elle en tira et se mit à lui passer la main entre les fesses.

– Il y a un moment que tu t'es plus fait torcher le derrière par ta maman, n'est-ce pas, mon petit chéri ?... Ça te fait quoi, comme impression ?

Diane, à voir la tête de Camille, pensa que sa honte devait être immense, décuplée par cette allusion à sa mère. Elle en était suffoquée pour lui... Mais au moins, cette cruauté ne lui faisait pas mal physiquement.

– Ta petite crotte était bien dure ! Je n'ai pas eu de mal à t'essuyer !... Voilà, ton bonbon est tout propre.

Elle se redressa.

– Je vais me laver les mains, et je reviens.

Patricia sortit. Camille resta seul dans le salon. Diane perçut soudain le bruit léger d'une ondée. Elle comprit qu'il devait en profiter pour se vider de ses fluides aussi. Elle fut surprise d'avoir envie à cet instant de recueillir cette liqueur limpide et tiède – sans savoir néanmoins comment elle aurait pu en jouir, comment elle en aurait fait son miel...

Patricia rentra dans la pièce. Elle revint auprès du jeune garçon et lui caressa le front.

– Voilà, maintenant que tu es bien dégagé, je vais pouvoir m'occuper de ton petit derrière, mon chéri.

Elle détacha les quatre bracelets du fauteuil, puis elle retourna dans le placard. Camille se leva et se dépêcha de rajuster son short.

Elle revint en poussant devant elle un cheval d'arçons monté sur des roulettes et formé d'un gros boudin de cuir fauve, assez court, pas plus de cinquante centimètres de long, supporté par quatre pieds tubulaires gris, qu'elle disposa non loin du pouf, en biais devant la glace.

– Viens là, mon petit bonhomme...

Elle le prit par le bras et le plaça devant le cheval d'arçons, dos à la glace.

– Maintenant, ça va être mon tour de te baiser, mon chéri. J'ai très envie de te fourrer ; de connaître ton petit cul de velours... C'est pas une bonne idée ? Tu ne voudrais pas que je te baise ?... Réponds-moi.

Diane était fascinée : ces grossièretés étaient dites sur un ton si simple et naturel, si rond, qu'elle ne les trouvait même plus vulgaires, elles devenaient familières.

Camille, très gêné, ne sachant que dire, finit par murmurer, la voix étranglée :

– Si...

Diane s'était demandé ce qu'il allait répondre, mais évidemment il n'avait pas osé refuser.

Patricia le prit par l'épaule avec un air apitoyé.

– Camille... Tout de même !...

Soudain, il réalisa.

– Si, Maîtresse Patricia...

– Je suis désolée, mais là, je vais devoir sévir. Je ne peux pas ne pas te punir. Tu n'es pas assez attentif. Je t'avais prévenu, pourtant... Il faut que tu apprennes à te concentrer. Allez, mets-toi là-dessus.

Camille, anxieux, désorienté, ne sut ce qu'il devait faire exactement, et ce fut Patricia qui le courba, le ventre plié en deux contre le boudin de cuir, la tête en bas.

– Voilà. C'est comme ça la bonne position...

Elle passa dans les anneaux fixés au bas des pieds métalliques ceux des poignets et, lui écartant les pieds, ceux des chevilles. Sa position était celle d'un X replié au centre. Elle se posta derrière lui, sur le côté, de façon à ne pas le masquer.

– Quand tu viens chez moi, tu dois toujours rester bien vigilant. Il faut que tu respectes les consignes, précisément.

Elle lui retourna le short sous les fesses.

– Or, je ne t'en ai pas encore donné beaucoup, franchement ! Il faut vraiment que tu fasses attention à les suivre... Sinon tu ne seras jamais un bon petit esclave.

Tout en parlant, elle lui caressait le derrière, comme pour le préparer, elle passa par-dessus le short pour descendre sur une cuisse, la palpa tendrement, remonta sur l'autre, revint sur les fesses. Puis elle lui mit le bras gauche en travers des reins.

– Allez.

Elle leva la main droite. Le claquement sur la chair nue fit frissonner Diane. De nouveau, elle y était allée fort ! Camille avait été traversé d'un soubresaut, mais il n'avait pas crié. Puis elle se mit à le frapper à coups secs, nerveux. Les claquements se succédaient, régulièrement espacés ; l'écho du précédent ne s'était pas encore éteint qu'il était recouvert par le suivant. Camille maintenant se tortillait sur le boudin de cuir, et chaque coup lui arrachait de petits couinements, une sorte de souffle venu dans une contraction. Diane voyait distinctement monter au travers de la peau claire les traces roses des doigts

qui s'entrecroisaient ; cette fois, elle frappait bien plus vigoureusement que la précédente.

Le jeune garçon poussait un gémissement à chaque nouveau coup. Ses fesses étaient comme deux pommes qui avaient pris le soleil, rouges au centre, plus claires sur la circonférence, séparées par la fine entaille où se devinait le petit pédoncule rétracté.

Après un temps qui parut interminable, Patricia s'arrêta enfin. Selon son habitude, elle se mit à caresser les fesses qu'elle venait de martyriser.

– Voilà. J'ai été un peu plus sévère, mais pas trop cruelle non plus, tout de même. J'espère que maintenant tu te rappelleras. Sinon, la prochaine fois, ce sera le martinet !

Elle fit le tour du cheval d'arçons en lui laissant courir affectueusement sa main sur le dos.

– Tu as pleuré, mon petit chou ?...

D'où elle était, Diane ne le voyait pas, mais elle eut le cœur brisé de l'apprendre.

– Oui, c'est normal à ton âge, après une déculottée. Mais tu dois t'endurcir un peu. Il faut t'attendre à recevoir des punitions plus strictes, les prochaines fois.

Diane trouva que la jeune femme s'avavançait beaucoup : elle n'était pas du tout certaine de vouloir lui amener Camille une seconde fois ! – à supposer déjà que sa mère le lui confiât de nouveau...

Patricia revint derrière le garçon et lui posa la main sur les reins.

– Alors, mon petit chou, on reprend : est-ce que tu as envie que je te baise ?

Camille déglutit.

– Euh... oui... Maîtresse Patricia...

Sa voix était affaiblie, encore dans l'écho de la correction qu'il venait de recevoir. Diane se dit que ça n'avait pas été pour lui le moindre des chocs qu'il avait subis depuis son arrivée.

– Voilà, c'est mieux.

Patricia lui avait pris les fesses, et cette fois elle les malaxait assez vivement, les écartait avec les pouces, les serrait en y enfonçant les ongles. Diane pensa que c'était assez cruel car elle devait relancer la brûlure de la fessée.

– Mais j'ai envie que tu sois plus clair. Dis : « J'ai envie que vous me baisiez, Maîtresse Patricia ».

– J'ai... envie que... que vous me baisiez, Maîtresse Patricia...

En entendant comment la voix de Camille se voilait un peu plus à chaque mot, Diane faillit tourner de l'œil.

– Très bien, chéri. Tu fais des progrès...

Elle lui passa le majeur tout le long, depuis le coccyx jusqu'au périnée, remonta, redescendit plusieurs fois. Camille était parcouru de frémissements.

– ... « Tu vas être mon objet, ma chose »...

– Je... je vais être votre objet... votre chose...

– Très bien, tu as compris !

Elle lui fit une dernière petite caresse sur la fesse, et elle retourna au placard.

Elle en revint avec quelques accessoires qu'elle déposa sur le pouf, à côté d'elle. Elle prit une bouteille en plastique translucide qu'elle renversa au-dessus des fesses du garçon et d'où s'écoula un gel cristallin. Diane remarqua que Camille avait tressailli : le liquide devait être froid.

– Je vais te préparer pour le vibro. C'est plus excitant avec un vibro. Moi aussi je l'utilise.

Elle rajouta du gel, l'étala tout le long de la raie, passant même entre les cuisses au-dessus le short tendu pour envelopper les petits organes et les enduire copieusement. Puis elle déposa la bouteille et recommença d'aller et venir dans la fente, insistant progressivement autour de la fine encoche, s'y concentrant, tournant en l'encerclant. Elle mit ensuite le majeur perpendiculairement, et elle appuya : elle entra presque facilement. Camille eut un bref halètement à l'instant où il fut transpercé.

– Là... Nous y sommes... Mmmh, tu es bon comme ça, tout chaud, bien souple...

Diane incrédule suivait comment la jeune femme ressortait le doigt, lentement, pour le renfoncer, plus profondément, changeait son angle, tournait. Et en revivant ce qu'elle-même avait ressenti la veille, elle pensa qu'elle aurait beaucoup aimé être à la place de cette « maîtresse »...

– Tu me sens bien ?... Maintenant que tu es tout vide, je peux te fouiller à fond, mon chéri... me promener comme je veux... dans ton dedans de petit garçon...

Diane déglutit ; elle vivait cet instant comme si c'était son propre doigt qui était entré en Camille... Mais elle eut soudain l'attention attirée par un mouvement à côté d'elle. À sa stupeur, elle découvrit que Sheema avait remonté le fourreau de sa robe, baissé collant et shorty, et que, tout en suivant le spectacle, elle se passait tranquillement la main sur sa verge dressée ! Elle faillit dire quelque chose, mais elle se rendit compte aussitôt que c'était absurde. Elle revint à la vitre.

Patricia continuait de parcourir le petit derrière, et Camille aspirait l'air entre ses dents, redressait la tête, son dos ondulait à chaque nouvelle intrusion.

– Je crois que ça va, tu es bien préparé, là...

Elle se retira, et Camille soupira. Elle prit sur le pouf un cylindre en acier inoxydable, d'une dizaine de centimètres de long et d'un diamètre de trois, arrondi aux extrémités, d'où sortait un fil électrique blanc terminé par une télécommande. Elle en présenta le bout entre les fesses du jeune garçon, et elle lui caressa l'anus, tout brillant de gel.

– C'est pas trop froid ?... Ne t'inquiète pas, il va vite se réchauffer quand tu l'auras pris. Détends-toi bien.

Elle poussa, elle eut un peu de mal à engager l'objet, mais ensuite il s'enfonça facilement. Diane abasourdie le vit disparaître entièrement ; seul subsistait le fil blanc, qui ressortait au centre du petit derrière et le rendait tout à coup affreusement obscène ! Elle fut submergée par un sentiment inconnu dont la violence la surprit. Elle n'en pouvait plus. Elle jeta un bref regard à Sheema qui continuait de se caresser, le pénis empoigné, mais en conservant des mouvements lents pour durer. À son tour, elle se lâcha : elle dégrafa son pantalon et en abaissa le zip. Elle enfonça la main dans sa culotte où, entrouvrant ses lèvres, elle libéra le lac qui s'y était accumulé.

– Je vais commencer doucement, car tu n'as pas l'habitude...

Patricia tourna une molette sur la télécommande. Camille poussa un petit cri de surprise. Diane, qui n'avait jamais essayé ces gadgets, n'arrivait pas à concevoir ce que le jeune garçon ressentait exactement : cette chose en lui qui vibrait, lui faisait-elle du bien ou était-ce pénible ? ou les deux à la fois ? Elle se mit à se masturber intensément en voyant Patricia lui passer la main entre les cuisses, lui prendre ses organes, tout glissants de gel, et les malaxer dans sa paume.

– Alors, comment tu trouves ?... Il donne de bonnes *waves*, hein ? Tu dois les sentir, dans ton dedans ?...

Elle tourna légèrement la molette.

– J'augmente un peu... Tu me dis si ça va...

Diane voyait le visage de Camille entre ses jambes, à l'envers, les cheveux pendants : il serrait les dents et gardait les yeux fermés. Elle tenta d'imaginer ce qu'il percevait, pris par les sensations croisées qui montaient à la fois de ses entrailles, où trépidait un corps étranger, et de ses organes, qui étaient maintenant masturbés doucement, d'un geste alerte et compétent. En se caressant elle-même, elle essayait de conserver un rythme contenu pour ne pas exploser.

– Tu kiffes de te faire baiser au vibro, mon chéri ?... Ç'a l'air de te plaire, en tout cas : tu bandes bien, tu es tout dur... Tu aimes ça, alors, hein ?... Je suis sûre qu'après quelques séances, tu pourras plus t'en passer !

Diane avait remarqué effectivement que la dille s'était très vite étendue entre les doigts habiles qui la pétrissaient ; évidemment, dans les mains d'une professionnelle, il devait recevoir des impressions

d'une intensité sans pareille ! Le vibromasseur n'avait peut-être là qu'un rôle limité... Elle vit Patricia abandonner la télécommande pour le caresser maintenant à deux mains, l'une enserrant la terminaison tendue et la frictionnant adroitement, l'autre refermée comme une griffe sur les petites boules durcies.

– Moi aussi, j'aime te baiser, tu sais ça ?... Je te baise bien ? Dis-moi, est-ce que tu trouves que je te baise bien ? Réponds-moi.

– Oui... Oui, Maîtresse Patricia...

– Je t'avais prévenu... Je peux être très salope, moi aussi... Mais tu ne kiffes pas mal, toi non plus, on dirait, hein ? Tu vas jouir comme ça, tu crois ?

Diane s'aperçut que Camille avait maintenant sur le visage une étonnante expression de béatitude, la bouche entrouverte, comme si tout un univers se découvrait à lui...

– Mais non. Désolée... Trop tôt.

Elle le lâcha et arrêta le vibro. Camille poussa un profond soupir dont Diane n'aurait pu dire s'il était de soulagement ou de frustration ; ou, de nouveau, les deux. Patricia tira sur le fil et, après une courte résistance du sphincter resserré, le cylindre métallique ressortit plutôt facilement. Camille eut cependant une brève plainte.

– Eh oui, tu y as pris goût, petit fripon ! Tu aurais bien voulu te régaler encore... Tout à l'heure, peut-être, si tu es vraiment obéissant, si tu es un bon esclave... Mais rassure-toi, je vais te mettre un souvenir, pour patienter.

Elle prit sur le pouf un petit cône métallique brillant, en forme d'as de pique, arrondi à la pointe, resserré en bas où il s'élargissait sur sa base. Elle le garnit de gel, puis elle le pointa là d'où elle venait de retirer le vibromasseur.

– Allez, détends-toi bien...

Elle poussa, et le cône fut avalé, retenu par l'évasement. Diane observait le cercle obscène qui occupait maintenant ce lieu si délicat, l'alliance à la fois horrible et fascinante du métal froid et d'une chair si tendre. Elle ferma les yeux un instant, enveloppée par les sensations qui lui montaient du ventre, impressionnée par l'image de ce derrière bio-métallique.

– Voilà, tu vas garder ce petit plug, ça va te faire le plus grand bien. Ça va te modeler le cul, tu seras plus souple... Tu sais que ça s'appelle comme ça, n'est-ce pas ? Un « plug anal »... Allez, je te libère, mon chou.

Elle détacha les quatre anneaux, et Camille se redressa péniblement.

– Remets ta culotte.

Patricia l’observa tandis qu’il remontait le short et le rajustait sur sa taille.

– Alors ? Ça te fait de l’effet ?... Marche un peu.

Diane interrompit le mouvement de ses doigts. De nouveau, elle se sentit gênée en voyant Camille déambuler devant elle comme un mannequin incertain, jetant de petits coups d’œil vers le miroir et la regardant sans le savoir. Elle trouvait qu’il était à la limite de prendre des poses, contemplant avec une fascination narcissique son corps nu enserré dans ces carcans noirs qui, elle devait bien le reconnaître, le rendaient encore plus magnifique.

– Allez ! On va dans le placard.

La voix de Patricia avait pris un tour plus sombre. Elle ramassa les gadgets qui se trouvaient sur le pouf et les rapporta sur la commode. Camille s’avança dans le cagibi, non sans inquiétude, mais sans traîner non plus. Diane pensa que cette éducation à la soumission avait commencé de le façonner.

Patricia le plaça dos contre le chevalet en X, et elle lui leva les bras pour les attacher aux anneaux du haut. Diane faillit s’étrangler : qu’est-ce que cette folle allait faire ?! Sheema lui posa la main sur la cuisse pour lui faire comprendre de ne pas se faire de souci.

– Écarte les jambes.

Il obéit, et elle lui passa les anneaux des chevilles dans ceux du bas. Puis elle sortit de la commode un serre-tête noir.

– La suite, tu ne la verras pas, mon petit chéri...

Elle le lui enfila et ajusta le tissu de velours élastique sur ses yeux.

– Je te mets pas de bâillon – ce sera pour une autre fois. Un jour, je te ferai découvrir les délices du *ball gag*...

Du bout de l’ongle, elle lui caressa les lèvres, les écartant à demi, allant d’une extrémité à l’autre.

– Au contraire, je vais te donner une seconde consigne : tu dois désormais garder la bouche entrouverte. Si tu l’oublies, tu seras de nouveau puni. Et un peu plus sévèrement que tout à l’heure, je t’en préviens.

Le ton de la jeune femme s’était durci et, bien que Diane sût qu’il ne s’agissait que d’une mise en scène, elle souffrait en entendant comment elle lui parlait. Elle recommença néanmoins à se caresser, à un rythme plus lent mais soutenu, tout en examinant Camille, debout dans l’encadrement du placard, les bras tendus en l’air et les jambes ouvertes, les poignets, les chevilles, le cou cernés de cuir. La taille traversée de latex, le visage barré d’un rectangle noir, on aurait dit une de ces photos censurées dans les journaux où l’on ne voulait pas montrer de sexes ni que fût reconnue la victime. Toutes les lignes légères de son corps étaient mises en valeur par un spot au plafond, et, de le voir

ainsi, épinglé comme un papillon, elle était proche de défaillir, elle en avait le cœur déchiré ; mais elle sentait aussi qu'il battait fort. Ses doigts sur son bouton accélérèrent malgré elle.

– Et maintenant, on va voir comment tu supportes un exercice un peu plus sérieux...

Patricia sortit de la commode deux petites pinces métalliques brillantes. Elle se planta devant lui, lui caressant doucement le torse, tournant autour de ses petites taches d'un brun rosé, et elle resserra régulièrement les doigts jusqu'à les faire saillir. Elle en saisit une, la tira, et y referma le bec effilé d'une pince. Cette fois Camille, qui ne s'attendait pas à cette douleur aiguë, poussa un cri.

– Allons, poussin : ce sont les plus légères que j'ai. Tu devrais pouvoir les supporter tout de même...

Diane frissonna. Elle aurait voulu arrêter tout cela, mais elle découvrait que ce spectacle l'envoûtait, lui avait coupé les jambes, lui avait retiré ses moyens... Patricia prit l'autre tétin et le pinça pareillement. Camille gémit en grimaçant :

– S'il vous plaît, non... ça fait mal !

– Bien sûr ! C'est fait pour ça, mon amour... Bon, je veux bien t'aider, encore une fois, mais ne compte pas toujours là-dessus.

Elle lui plaqua la main sur le devant du short et le masturba au travers, assez rudement.

– Ça va mieux, comme ça ?

Camille inspirait l'air par sa bouche ouverte, pris entre ces sensations contraires, douloureuses d'un côté, excitantes de l'autre, mais Diane distingua au total que le latex se soulevait entre les doigts de la jeune femme.

Soudain, elle l'attrapa par les cheveux et lui renversa la tête :

– Je t'ai demandé si ça allait mieux ?!

Il gémit :

– Oui !... Oui, Maîtresse Patricia...

– C'est bien ! Alors, j'arrête !

Patricia lui passa la main sous le menton, le long du collier en cuir. Elle lui chuchota à l'oreille, d'une voix qui avait changé d'un coup et avait maintenant une douceur lascive :

– Tu as vraiment un cou très délicat... très tendre... J'adore !... Tu sais que ça me plairait beaucoup de t'étrangler ?

Diane sursauta, interrompant soudain son mouvement. Patricia avait pris le jeune garçon à la gorge, et elle la palpait, lui enfonçait les pouces, soulignait de son ongle pointu le trait de la mâchoire, puis elle le reprenait à deux mains, et elle le serrait, pas dangereusement, mais suffisamment pour lui faire peur. Diane pensa que Camille devait être affolé !

Soudain, elle lui passa dans la nuque sa main gauche et, tandis qu'elle y plantait ses ongles, qu'elle les lui remontait dans les cheveux, elle se rapprocha en inclinant la tête. Elle embrassa à pleine bouche ses lèvres entrouvertes.

Diane devint aussitôt folle de jalousie. Elle pouvait voir tous les mouvements qui révélaient que la langue de la femme était entrée en Camille, le parcourait en tournant, le fouillait sans vergogne, s'enfonçait dans sa gorge. Elle eut le geste de se lever pour aller mettre fin à cette scène insoutenable, mais Sheema l'arrêta ; elle se maîtrisa à grand mal. Cependant, elle restait ulcérée : est-ce que les prostituées ne refusaient pas le baiser ?... Mais Patricia était-elle à proprement parler une prostituée ?

La jeune femme continuait de manger Camille ; on aurait dit que, telle une grande araignée sombre sur une petite mouche blonde, elle l'aspirait, elle lui suçait les entrailles, elle le vidait de son intérieur. Sans lui lâcher la nuque, de l'autre main elle lui caressait l'épaule, le bras, l'aisselle ouverte, elle se glissait le long de la hanche, elle remontait lascivement sur le flanc, elle redescendait. Elle lui enveloppa les reins, les fesses, les serra. Elle revint sur le torse, lui titilla les pinces, les agita pour relancer la douleur. Il sursauta, mais son cri s'étouffa sous le baiser. Diane n'en pouvait plus, elle ne parvenait même plus à se toucher.

Enfin, Patricia s'écarta lentement, comme à regret. Elle contempla un long moment le visage troublé de sa victime, encore étourdi par le baiser profond, aveuglé par le bandeau, les joues rosies, les lèvres brillantes – qu'il gardait entrouvertes, consciemment ou non.... Elle lui ôta les pinces, et il eut une grimace de soulagement.

Puis elle le détacha de la croix. Il fit un pas, et Diane observa qu'il chancelait, presque.

– Tourne-toi.

Quand il lui présenta le dos, elle lui rattacha les poignets ensemble, sur les reins.

– Viens par ici.

Elle le saisit fermement par le bras et, les yeux toujours bandés, elle le conduisit à côté du pouf. Diane trouvait qu'elle avait de nouveau un ton très dur.

– À genoux.

Camille plia d'abord les jambes, s'agenouilla, puis s'assit sur les talons.

– Prosterne-toi.

Elle avait repris la cravache sur la table basse et elle lui en tapota le haut du dos. Il s'inclina jusqu'à ce que son front touchât le tapis. Elle tourna autour de lui en l'examinant, laissant courir comme une

menace la languette de cuir sur son flanc, sur son épaule, sur sa nuque barrée par le bandeau noir.

– Tu es encore trop redressé : je veux que tu t’aplatisses vraiment.

Camille rentra les reins, colla sa poitrine contre ses cuisses.

– Voilà : tu occupes moins de place, comme ça. C’est une bonne position pour une petite pute comme toi. Je t’y mettrai souvent. Il faut que tu apprennes à n’être rien.

Diane frissonna : elle se rendit compte que Camille à cet instant au contraire était tout pour elle. Était-elle réellement devenue amoureuse ?... Patricia continuait de frôler de sa cravache les bras attachés, les cuisses tendues, les fesses serrées, les petits orteils retournés. Elle s’arrêta et sollicita un long moment la raie au milieu du short, là où le cercle du plug se distinguait au travers du latex. Diane voyait que Camille frissonnait malgré lui...

– La prochaine fois, je te ferai un peu sucer mes talons aiguilles. J’adore ça... Mais, bon, tu as bien travaillé, tu as droit à une petite récompense.

Elle s’accroupit derrière lui, et elle lui passa la main entre les cuisses. Elle s’y affaira activement. Le jeune garçon se mit rapidement à souffler, puis à gémir.

– C’est bon, mon petit lapin ? Tu aimes ça ?

Elle l’attrapa par les cheveux et lui releva la tête.

– Redresse-toi. Allez, je t’autorise à te régaler. Vas-y. Vide-nous tes jolis couillons. Mouille ta culotte, mon poussin.

Au spectacle de Camille arqué, tenu par les cheveux, manipulé sous le ventre, et emporté malgré tout par une jouissance évidente, Diane détourna les yeux, arrivée au bout de ce qu’elle pouvait endurer.

Quelques instants plus tard, elle sentit Sheema qui la prenait par le bras et lui chuchotait :

– C’est fini... Viens !...

La tête à l’envers, mal assurée sur ses jambes, elle se mit debout. À la dernière minute, elle pensa à refermer son pantalon. Elle suivit Sheema machinalement. Elle se retrouva dans le couloir, encore hébétée.

Quand elle rentra dans le salon, elle découvrit Patricia qui les attendait en souriant, tenant la cravache à la main comme l’insigne de sa fonction. Camille était de nouveau prostré, le front au sol.

– Voilà. Je vais arrêter là. Il sera un peu plus souple, désormais. Il commence déjà à bien respecter les consignes. Il n’est pas encore prêt à tout, mais il a avancé... Comme je vous ai dit, pour cette fois c’est gratuit, mais si vous voulez un dressage complet, si vous souhaitez en faire un vrai soumis, il faudra prévoir d’autres séances...

Elle eut un sourire simple et cordial. Diane, troublée, avait l'impression de se trouver devant une hôtesse qui lui proposait des séances de bronzage. Patricia ajouta :

– Vous ne m'en voudrez pas si, à la fin, je me suis permis quelques privautés... Mais c'est vrai que votre petit bout de chou est tout à fait craquant ! En tout cas, ce soir, vous allez pouvoir bien le baiser.

En entendant cette dernière remarque, à la fois si grossière, si odieuse, et pourtant factuelle, probablement conforme à la réalité, Diane en eut le cœur chaviré.

Elle dut encore patienter le temps que Camille se rhabillât, puis elle s'enfuit honteusement, en disant à peine au revoir. Mais, en sortant de la villa, elle s'immobilisa sur le seuil, interdite : tout le jardin était devenu rouge. Elle crut qu'elle hallucinait : l'herbe n'était plus verte mais brune, fluorescente ; les peaux des mains et des visages paraissaient en éruption ; les maisons alentour avaient pris un aspect sanglant, menaçant. Elle leva les yeux et vit qu'une lumière vermillon passait sous les nuages d'un gris ardoisé, telle l'apparition d'un dieu vengeur venu les juger. Elle pensa que le ciel annonçait l'apocalypse ; la fin du monde était là. Elle avait gravement péché, c'était évident, elle avait profité honteusement de la mort de la grand-mère de Camille pour le séduire, au-delà de toute conscience, et elle allait maintenant payer.

*

Dans le grand bureau en *open space*, tout le monde allait et venait comme à l'accoutumée, chacun occupé à ses tâches. Mais Diane, devant son ordinateur, avait beaucoup de mal à se concentrer sur les comptes de l'entreprise. À chaque instant, son regard était ramené sur Camille, en train de faire ses devoirs sur un bureau voisin. Elle l'avait conduit au collège ce lundi matin, et elle était allée le rechercher à quatre heures et demie pour le ramener à son travail, le temps de finir sa journée. Elle avait expliqué les circonstances à sa patronne, laquelle n'avait pas fait de difficultés et avait accueilli le jeune garçon volontiers.

C'était clair, désormais : elle était amoureuse – et, oui, d'un garçon de douze ans. À cet instant, elle aurait voulu le prendre contre elle, sur ses genoux, l'enlacer, le câliner, le caresser... Il portait le même gilet gris et noir que la veille, et cela lui rappelait les scènes auxquelles elle avait assisté, en voyeuse... À la fin de la soirée, de retour chez elle, elles s'étaient mises à deux avec Sheema pour faire jouir ce petit cœur comme jamais, et essayer de compenser tout ce qu'il avait subi.

L'émotion qui remontait à l'évocation de ces souvenirs lui avait durci les seins... Elle se demanda si elle reconduirait jamais Camille à Cabrières. Le matin même, elle avait été prise du désir de lui remettre le plug dont Patricia leur avait fait cadeau, et il avait accepté sans difficulté, presque avec plaisir. A priori, il l'avait gardé en classe toute la journée, et il le portait encore à cet instant. À cette idée, le sang lui monta à la tête...

Elle se rappela qu'en observant Patricia, elle avait souhaité à plusieurs reprises prendre le rôle de la dresseuse. La cruauté était-elle le moyen d'exacerber l'amour et de le mener à son paroxysme ?... Pourquoi pas. C'était un peu ce qu'elle commençait à se figurer. Elle avait autant envie de l'aimer que de le voir dans des situations plus scabreuses, de le soumettre à des péripéties étranges et électrisantes... Si cela était, il n'y avait pas d'avantage à passer par une intermédiaire.

Puis elle se rappela que, dans quelques jours, Marianne l'appellerait, voudrait lui reprendre son fils. Elle en eut le cœur tordu. Ce n'était pas possible. Comment allait-elle faire ? Comment se débrouillerait-elle pour le revoir ? Elle se rendit compte soudain que sa vie allait devenir très compliquée.

Mais ensuite elle pensa que Marianne n'avait toujours pas téléphoné et que, quand elle l'avait entendue le samedi, sa voix laissait deviner qu'elle ne se remettrait peut-être pas si vite de ce deuil. En plus, elle allait devoir faire face, seule, à toutes les formalités, organiser les obsèques, rencontrer les notaires, vider la maison de sa mère... Diane pourrait lui proposer ses services pour garder Camille chaque fois qu'elle en aurait besoin ; maintenant qu'ils avaient « fait connaissance », cela paraîtrait naturel. Elle lui dirait qu'elle avait beaucoup apprécié son fils, qu'il était très gentil, très facile à vivre... Cependant, égoïstement, elle pensa que, la prochaine fois, elle n'inviterait peut-être pas Sheema : elle avait envie de se retrouver seule à seul avec son petit amour, de développer une véritable relation avec lui.

Elle jeta un coup d'œil à Camille. Son désir pour lui flamba de nouveau. Tout à coup, elle s'aperçut qu'un peu d'eau s'était écoulé d'elle. Elle repiqua le nez vers son écran, ferma les yeux, se concentra. Plus qu'une heure avant de rentrer.